

7
SAISONS
EN
CAMARGUE

Suzanne Hetzel



analogues





7
SAISONS
EN
CAMARGUE

Suzanne Hetzel
Textes et photographies
réalisés entre juillet 2013 et décembre 2015
Vincent Perrottet
Graphisme



À
Pierre Bernard.

Amitié.



>>> Penser aux *Denkbilder* (images de pensée) de Walter Benjamin m'a aidée à donner forme aux impressions, aux images et aux récits que j'ai collectés en Camargue pendant deux ans. Ces articles, écrits par Benjamin entre 1925 et 1935, nous amènent au cœur des éléments de sa pensée philosophique : le proche et le lointain, le geste qui prélève des fragments chargés d'histoire et d'expériences, notre devoir de les actualiser, l'urgence de connaître le nom des choses, l'importance des *gens sans nom* dans l'écriture de l'histoire et la conviction que « les choses anciennes nous regardent ». Et encore sa fascination pour le collectionneur et la collection comme tentative de contenir le flux immense de notre mémoire, et qui souligne notre responsabilité quant à la relation entre le passé, notre présent et un futur. Indéniablement, mon travail artistique porte l'héritage des *images de pensée* : il est construit à partir d'observations, de rencontres, d'images d'archives, de récits tout comme d'objets trouvés ou collectés.

Il s'est agi de trouver une forme d'attention à la Camargue : marcher, parler avec les personnes qui l'habitent et qui la connaissent, m'exposer au vent, observer les animaux, cuisiner son riz, glaner ses histoires. Mais aussi garder consciencieusement une place pour l'inconnu, pour l'impensable, pour les présences par lesquelles les lieux viennent à nous. Rapidement, j'ai préféré envisager la Camargue comme un pays plutôt qu'un paysage. Ne pas succomber à l'étendue que l'image est venue assimiler à un décor. Cette manière de faire m'a permis d'explorer le delta dans ses épaisseurs, et de ne pas le voir à partir de ma personne comme centre face à l'horizon.

Pour investir l'écart avec les images répandues et vivre les lieux comme une source de vitalité, je me suis appuyée sur le livre *Vivre de paysage ou L'impensé de la Raison* du sinologue François Jullien. Bien que la Camargue ne réponde à aucun des critères établis par les Chinois pour nous révéler la tension inhérente à un lieu, elle possède malgré tout la force de nous transporter au-delà du visible et du pensable et de nous transformer. Par son absence de monumentalité, cet espace possède la puissance de mouvoir quelque chose en nous.

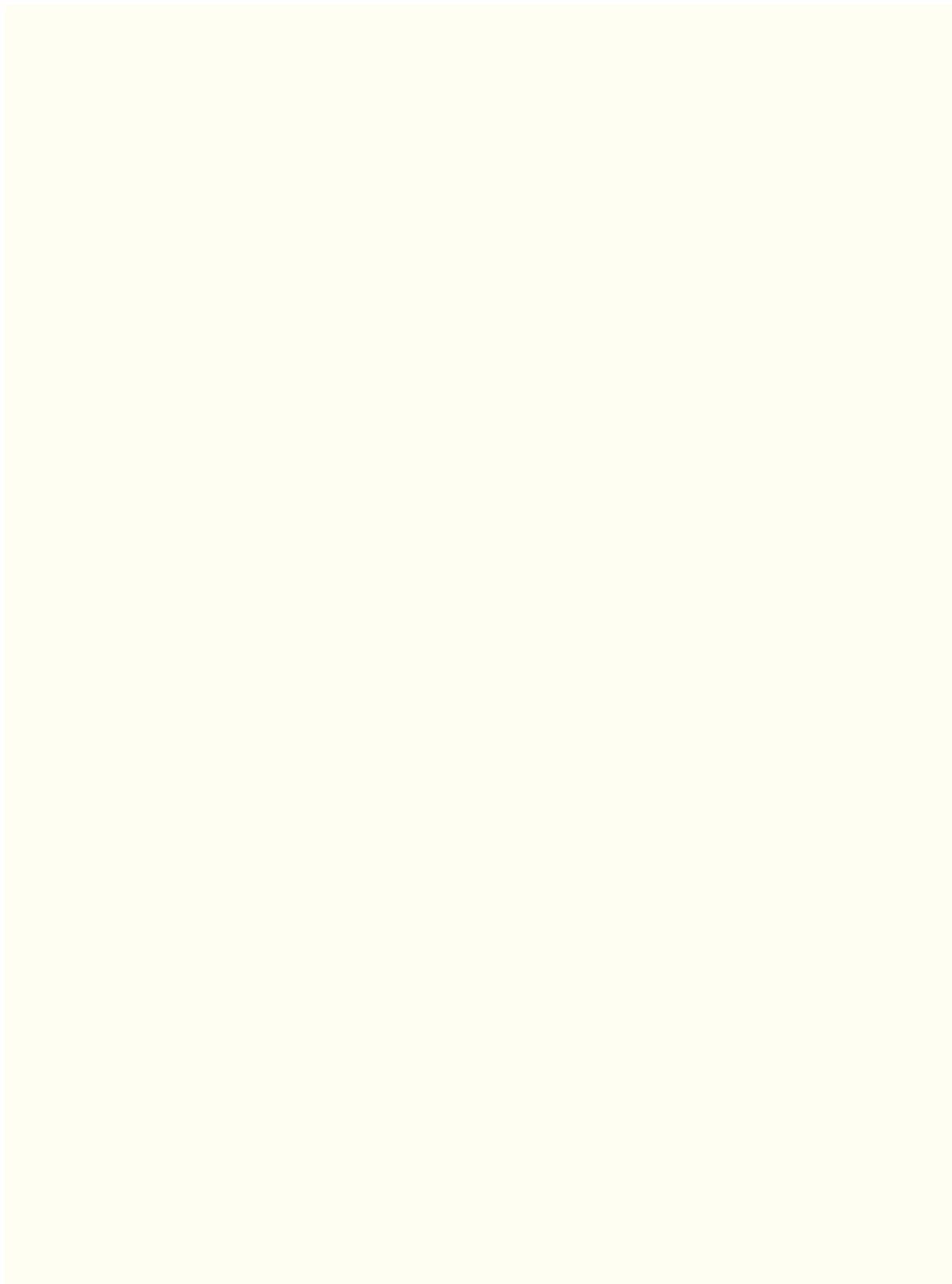
CHINE / GRÈCE / INDE

>>> Sept saisons en Camargue ont été nécessaires pour voir, écrire et entendre des personnes, des histoires et des choses indissociables de cet espace. Jugeant l'organisation chronologique des notes et des images trop centrée sur ma présence, j'ai regardé du côté de la cosmologie chinoise traditionnelle pour une classification en cinq éléments : eau, bois, terre, métal et feu. Néanmoins, il m'a semblé indispensable en ce pays de vent de considérer l'air comme un élément à part entière comme l'ont fait les philosophes grecs.

Mais que faire du far west, de la bête du Vaccarès ou d'un tremblement d'ailes de libellule ? Dans la difficulté d'associer toutes les présences à des éléments, j'ai emprunté à la vision indienne la notion de vide, qui est associée à l'éther et à l'espace.

À chaque élément sa saison, sa couleur et ses relais.





>>> HIVER

EAU

NORD

BAS

SALÉ

NOIR

PIQUE

ÉCOUTE

PORC

REIN



10

Fragment / *Le Rhône pour mémoire*,
musée départemental de l'Arles antique, 2011

MARDI 24 DECEMBRE 2013

>>> Tous les jours vers quatre heures de l'après-midi, moment où la lumière décline et se joint à l'eau, avec mon ami Jean, nous sortons. Nous quittons au plus vite la voie touristique, nous marchons côte à côte dans la pénombre des ruelles et des canaux. Nous changeons souvent de direction, attirés par une lumière, par des bruits sortant d'un bar ou par des étincelles sur l'eau. À Venise, les eaux ne séparent pas. Bien au contraire, elles tiennent tout comme dans un filet de pêche : les quartiers, les rues, les ponts, le ciel, les hommes aussi et même les œuvres d'art. Loin des manifestations de l'eau qui me sont familières – une pluie, un fleuve, une carafe, une piscine – les eaux de Venise me paraissent porteuses d'une profondeur plus incertaine, plus noire aussi. Après plusieurs jours de marche, une sensation s'est ouverte : le sentiment de descendre dans le souterrain de ma propre personne. Chaque tournant m'avance d'une marche comme si mes pas possédaient une continuité dans l'ombre, une sorte de prolongement vertical et humide. Cette impression étrange – loin de m'étonner – m'amène à penser que tout un pan de mon existence m'est inconnu et restera peut-être à jamais inexploré. Une intuition qui n'est ni effrayante ni attirante, plutôt indiscutable. Parfois, une rue est si étroite que nous devons marcher l'un derrière l'autre. Marcher dans Venise avec le jour qui s'éteint fait ressentir physiquement qu'il n'y a pas de séparation entre la lumière et la nuit, entre la conscience et l'inconscient, entre la fête et les ombres, que tout est lié par des ponts, que tout est écarté par les eaux, que tout fait ville. Nous traversons le Ponte di Diavolo puis le Ponte dei Miracoli. Nous achetons une part de nougat aux noix pour cette nuit de Noël.

11

LE GRAND RHONE / PORT L'AMARÉE

Le Grand Rhône, le Petit Rhône, le Rhône Vif, l'Ancien Rhône de Saint-Ferréol, le Bras Mort, le Vieux Rhône, le Rhône Sec, le Rhône Mort

Les eaux : étang, baisse, cuvette, clos, clar, plan, marais, gaze, lagune, canal, roubine, grau, foux, trou, bras, trabas, écoulement, radeau, lagune, marienne, vase, bouge.

Étang du Cabri	Gaze du Marteau
Étang d'Icard	Gaze du Phare
Étang de Montblancard	Grau du Renard
Étang de Rolland	Grau des Figs
Étang de Fer	Foux du Lion
Étang d'Amalbert	Foux du Fournelet
Étang de Beauduc	Trou de mon Oncle
Étang des Deux-Pins	Baisse des Piquets
Étang des Fourneaux	Baisse Salé
Étang de Redon	Baisse de l'Évêque
Clos du Pont-aux-Ânes	Baisse du Deuxième-Bois
Clos de la Panne	Baisse des Impériaux
Clos de la Nourrice	Roubine du Mas de Fiérouse
Clos de la Comète	Trabas de Jusiou
Clos des Quarante-Sols	Trabas de Rousty
Clos du Sanglier	Cuvette du Lairan
Clos de Gaze longue	Canal de Sigoulette
Grande Rhée longue	Canal de Recul
Clos de la Corée	Canal du Château d'Avignon
Clar de Tasse	Vase de Malagroy
Tables du Roi	Le Riège
Plan de la Peyre	Gaze dite de la Demoiselle
Marais de Carapasse	Gaze des Fournelets
Marais de Sigoulette	Radeau de l'Aube
Marais de Psalmodi	Lisière de Badon
Lagunes de Beauduc	La Sylve
Étang de la Dame	Le Grand-Abîme
Étang du Lion	Écoulement d'Olives
Étang de Vaccarès	Courréjou du Tampon





LA MONTAGNE DES CORDES

>>> Ce matin, le ciel est un camaïeu de gris et de rares taches couleur saumon. Un vol d'oies dessine une flèche ; elles viennent du côté de la montagne des Cordes et passent au-dessus de notre appartement. Côté sud, un arc en ciel large et bien marqué s'étend en direction de la vieille ville. Nous décidons de monter sur la montagne des Cordes que nous voyons quotidiennement de la fenêtre de la cuisine.

«La montagne des Cordes fut une île entourée de marais à l'époque pré gréco-romaine occupée par les Ségo-Briges de Provence, elle fut un sanctuaire druidique. Ce lieu est connu sous le nom de la montagne de Cordou, l'antique Gordes des Alpilles. Le mot corde en basque signifie le lieu secret. Le lieu fut occupé par les Sarrasins venus d'Espagne de 736 à 798, ils y créèrent une acropole fortifiée. La montagne fut la propriété des abbesses de Saint-Césaire, puis des moines de Montmajour.»

extrait : www.camargue-insolite.com

Nous approchons l'îlot boisé par la route de Montmajour. Aucun panneau n'indique l'accès et nous tournons au hasard dans sa direction. Le chemin est solidement clôturé des deux côtés et des panneaux manuscrits affichent les habituels :

TAUREAUX

DANGER DE MORT

CHASSE GARDÉE

La voiture garée, nous cherchons l'accès à la montagne en longeant les champs de blé. Fils de fer et barbelés redoublent prolongent les clôtures du chemin. Nous sommes maintenant au pied du sommet d'où jaillit le buste d'un cavalier. Pour le voir de si loin, nous l'imaginons plus grand que sa taille réelle. Sans pour autant distinguer de lance, nous devinons là-haut la statue d'un gardien.

Nous poursuivons le tour et nous comprenons qu'aucun chemin ne nous permettra l'ascension. À quelques endroits, les barbelés sont forcés par des passages de bêtes.

Décus, nous abandonons nos explorations et faisons demi-tour.



ARLES / VENISE

>>> Il a plu quasiment toute une semaine.

Au cinquième jour, le Rhône s'est élargi aux limites du lit que les hommes lui ont construit. Au septième jour, des hommes sont venus installer les batardeaux faisant barrage aux points de passages entre quais et rues. Métal, bois, joints en caoutchouc et cadenas voudraient contenir la masse s'écoulant vers l'embouchure à quelques kilomètres d'ici.

Je repense à Venise, à l'annonce d'une *aqua alta* prévue au lendemain de notre départ. Le soir, toutes les boutiques et la plupart des maisons avaient protégé leurs entrées avec des planches de bois ou de métal.

Je n'ai remarqué aucun signe de panique ou d'agacement, ces mesures étaient prises avec naturel.

Les hommes des deltas savent s'accommoder des eaux, parce qu'ils ont appris à les entretenir et à en accompagner les débordements.

En cherchant le ciel de Venise dans la peinture, je trouve *La Jeune Femme à la toilette* de Giovanni Bellini. Je la vois comme une peinture qui, à sa manière, déborde aussi. Tout semble soigneusement tenu dans les contours du dessin : le corps, le tapis, les deux miroirs, le rebord de fenêtre, le vase, le drap et le billet, une ouverture sur un paysage avec beaucoup de ciel. À bien regarder pourtant, tous les éléments se prolongent, se reflètent, se mêlent : une mare inonde un vase qui semble faire flotter un îlot de paysage, le tombé de l'épaule s'étale dans le crépuscule.

Le ciel tout entier enveloppe la chevelure de la dame, les miroirs le disent à elle, à nous. Je regrette un peu son sein nu au centre du tableau.

J'ai envie d'aller la voir à Vienne au Kunsthistorisches Museum.

RHÔNE / CANTON

>>> Depuis la terrasse de l'atelier, je domine légèrement le quai. Ici, le Rhône est au plus large, il fait un coude avant de descendre vers Port-Saint-Louis et la mer Méditerranée. Je suis placée au plus bel endroit : à la fois pour sentir la puissance de l'eau et comment elle compose l'histoire de la ville.

En contrebas, des personnes passent sur le quai et parfois j'entends leurs paroles. Certains remarquent ma présence : « Oh, je vous ai pris pour une statue !

– Pour une gargouille, j'espère, avec toute cette eau devant nous ! »

L'homme au sac à dos rit et presse son pas pour rejoindre un groupe.

Une jeune femme pousse son bébé, elle lui parle inlassablement.

J'entends : « Dans trois jours, nous partirons très loin... »

Plusieurs personnes s'assoient sur le muret du quai, penchées sur l'écran du téléphone, d'autres mangent un sandwich en regardant l'eau.

Un groupe de cinq personnes s'approche en direction de la gare ; tous tirent des valises à roulettes sur le sol cabossé.

Un homme avec un sachet du chocolatier Puyricard passe pour la deuxième fois.

Charriant toutes les pluies du mois, le courant du fleuve produit un bruissement puissant et agréable. Les tourbillons qui se forment en surface prennent des branches au passage.

Un garçon glisse un sachet de chips vide dans une fente du muret tout en continuant sa marche.

Une détonation du côté de la gare effraie une nuée de pigeons, leur envol au-dessus de l'eau produit lui aussi un bruissement, mais de plumes.

Un homme aux bras nus et richement tatoués fait plusieurs manœuvres avec sa voiture pour quitter sa place de parking. Cela me rappelle les récits de notre voisin menuisier qui a grandi dans ce « quartier d'immigrés espagnols. » « Gamins, on jouait dans les bassins romains qui se trouvent sous le parking. »

Depuis ma place, je vois le portail en bois d'une ancienne pizzeria dans la rue du Grand-Prieuré dont Jean-Paul Curnier m'a parlé.

Le patron l'invitait toujours parce qu'il était l'ami des toreros.

Un homme lève son pied droit pour l'inspecter et l'essuie ; nombre de promeneurs viennent avec leur chien.

De loin, je reconnais Jacques Defert revenant de la gare. « J'étais à Marseille, pour déposer les passeports pour une demande de visa pour la Chine. C'est pour une exposition de Jacqueline Salmon au musée de Canton au mois de mars » précise-t-il. Je suis ravie de cette nouvelle, j'apprécie les œuvres de cette artiste que j'ai découverte au musée Réattu.

« Les tirages photographiques seront faits sur place, c'était trop cher de tout transporter dans des caisses par avion. Une fois l'exposition terminée, elle fait don de ses œuvres au musée. »

Jacques continue sa route vers le quartier de la Roquette où il habite.

Un couple passe, le chien tire sur la laisse pour faire ses besoins au milieu du quai, puis les rejoint.

Les nuages, l'eau du fleuve, les platanes et les pierres forment un camaïeu jaune-gris-bleu : je perçois cette palette comme une harmonie entre les choses et les hommes. Je suis heureuse sur ce mur au bord du Rhône.

Un goéland tient bon contre le courant du fleuve, à plusieurs reprises il plonge, puis s'élève et vole.

STADE DES CITÉS

>>> Troisième jour de pluie. Pour traverser les flaques du stade des Cités du quartier Monplaisir, il faut mettre les bottes en caoutchouc ou s'improviser danseur de chachacha.

Vers cinq heures, nous quittons la maison ; il pleut toujours et il fait ce froid désagréable d'un mois de janvier humide. Je me serre plus près de Jean sous le parapluie.

À l'entrée du stade, sur la partie bétonnée où les jeunes jouent habituellement au foot, trois enfants courent et crient. Une fille de dix ans manœuvre une poussette devant elle. Chose incroyable, sur l'avant de la poussette est arrimée une paire de véritables cornes. Elle prend son élan en direction du plus grand des garçons, qui doit avoir sept ans, et qui évite sa course folle d'un mouvement de hanche. N'ayant pas immédiatement compris leur affaire, la cape rose et jaune me met sur la piste : ces enfants s'entraînent à toréer.

Repositionnement, le garçon accueille un nouveau passage des cornes, la muleta traîne lentement dans une flaque. Puis changement de rôle pour les garçons ! Au plus jeune – il n'a pas plus de cinq ans – de prendre la muleta. L'aîné guide le mouvement de ses mains. Ils évitent la charge de la poussette que la fille continue à conduire.

Pris dans leur monde, les enfants ne sentent pas plus la pluie que notre présence.



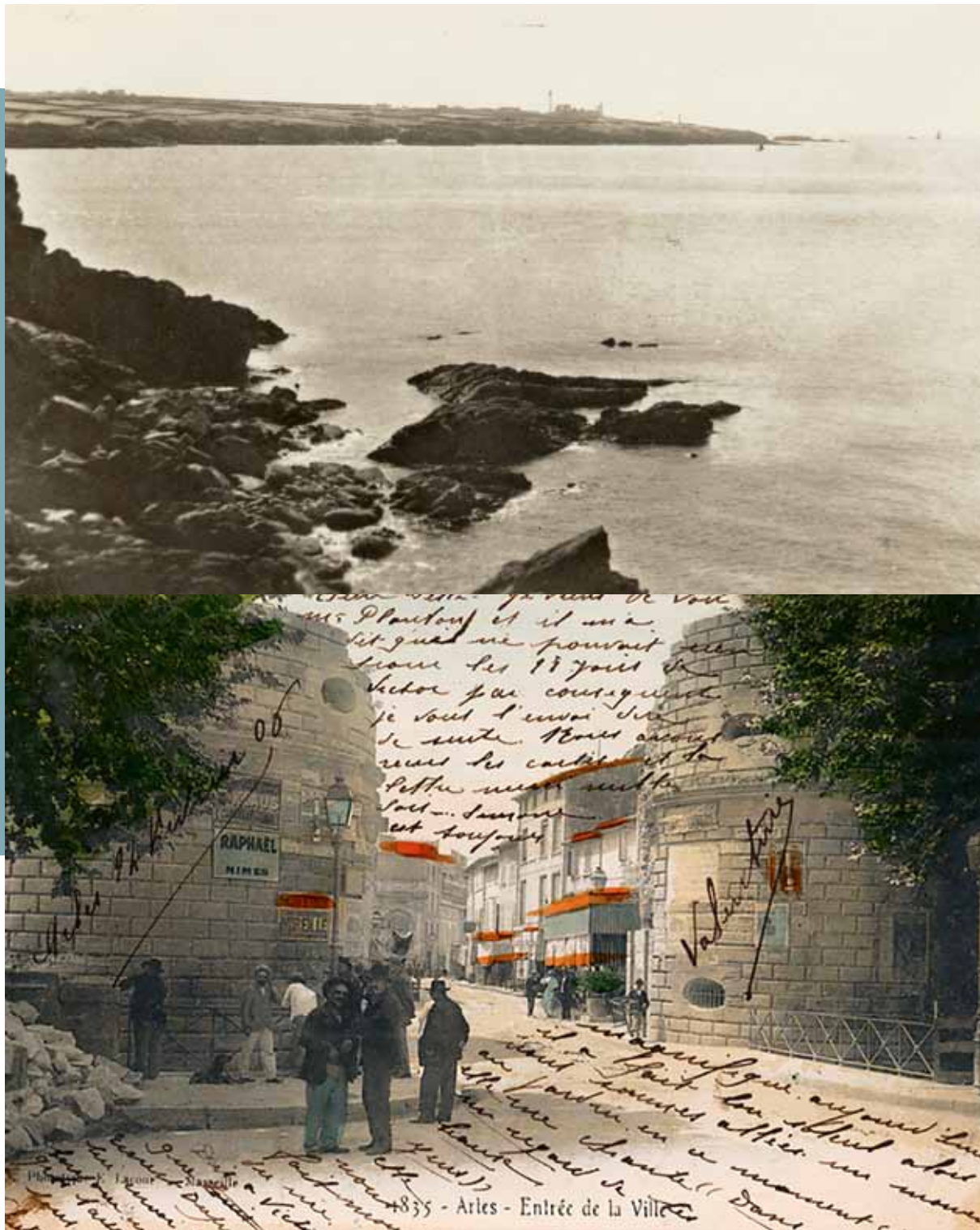
LA MONTAGNE DES CORDES

>>> Ce matin, pour chasser les heures d'ordinateur de nos corps assis, nous décidons de reprendre l'exploration de la montagne des Cordes. Sur l'écran, une vue rapprochée du relief montre un unique chemin pour atteindre la crête, celui que nous avons trouvé clôturé la dernière fois. Peut-être faire le tour et chercher du côté est ?

Nous garons la voiture derrière une ferme et nous approchons les flancs de la montagne. La statue du gardian est encore dans la brume. Deux voitures sont garées au bord d'un champ et nous allons vers elles. Les sillons creusés dans la terre sont pleins de pluie, ils scintillent d'argent. Un homme s'engage dans le champ pelle sur l'épaule, l'autre se trouve sur le chemin : « Bonjour, connaissez-vous un chemin pour monter sur la montagne ? Nous aimerions aller voir la statue.

– Ah, ça ne va pas être possible, tout est clôturé. Tout est fermé, c'est privé et le propriétaire chasse tous ceux qui s'en approchent. Il y a des sangliers et des daims dedans. » Quand nous demandons des précisions sur la statue, il nous explique : « C'est le gendre du propriétaire, il s'est fait tuer par un taureau il y a sept ou huit ans. Il est tombé du cheval, puis à terre les taureaux l'ont tué. Alors, ils ont monté cette statue là-haut, elle est belle, je l'avais vue avant qu'ils la montent, mais personne ne peut y aller. Le propriétaire est un dur, un antiquaire de Paris, il a acheté la montagne et une ferme, il y vit avec sa fille.

Le Marocain est parti faire couler l'eau pour dégager un peu le champ de blé » dit-il de l'homme parti avec la pelle.



POINTE DU RENARD

>>> J'accompagne Jean à la gare pour un départ à Chaumont. La mise en place d'une exposition sur la guerre de 14-18 l'attend. Depuis des semaines, livres, bandes dessinées et lettres de soldats se multiplient sur la table du salon. Je lis quelques pages, il m'arrive de ne pas pouvoir terminer une lettre d'un Poilu tant la description de leur situation est atroce.

J'accompagne le train des yeux et poursuis ma route en direction du marché. Nous sommes mercredi et je vais place Portagnel jusqu'aux « tables des choses perdues ». Ici se vendent les oubliés des trains : porte-monnaie vides et parfois très usés, trousse de toilette garnies, lunettes de vue et de soleil, petit matériel informatique incomplet, chaussures parfois neuves, sous-vêtements, sacs de couchages, jeux et, bien sûr, des téléphones de toutes tailles et marques. Je pêche la carte postale ancienne d'un littoral, deux savons parfumés et un pot de crème encore emballés, le tout pour 3 euros.

À la maison, j'examine la carte : l'écume aux pieds des rochers est signe d'une mer agitée, une baie s'esquisse, un phare et une ruine se devinent à l'horizon. Une tache noire sous la ligne d'eau est un voilier traditionnel breton. J'imagine la couleur rouge sang de sa voile. La légende désigne la pointe Saint-Mathieu au Finistère. Un ajout au crayon précise que la vue est faite depuis la pointe du Renard.

Je cherche sur une carte de la Bretagne : la pointe du Renard se situe au large de Brest. Deux trous d'épingle prouvent que cette carte a compté pour quelqu'un, qu'elle a été embarquée dans ses affaires de voyage, puis perdue. Je m'interroge sur les circonstances d'un tel oubli.

Les images voyageant avec nous et qui disent quelque chose de notre rapport au monde me font penser au travail d'Aby Warburg.

Selon ce savant allemand du XIX^e siècle, certaines formes sont à jamais actuelles car elles sont l'expression de la fragilité de notre condition humaine, plutôt qu'une reproduction de la réalité. Ce paysage sur la carte d'abord envoyée, puis embarquée, puis perdue, puis accrochée sur le mur de mon bureau, dégage un grand calme. Il me donne envie de nager loin, vers l'inconnu.

PLACE PORTAGNEL /

«Moi, je suis gentille, trop gentille, c'est ça mon problème. Les gens vous prennent pour des cons, c'est toujours moi qui paie. Regardez cette robe, elle est parfaite pour vous.

Deux femmes fouillent les vêtements en tas d'une friperie du marché, elles se trouvent dans mon dos. L'une se tourne et me parle :

- Madame, madame, voyez ce maillot rose, il est tout neuf, il vous irait bien. C'est un beau maillot !
- Merci non, je ne cherche pas de maillot.
- Mais il est tout neuf, il n'a jamais été porté et qu'est-ce qu'il est beau !
- Regardez un peu la taille, même si je cherchais un maillot, ça n'irait pas du tout. Pourquoi vous ne le prenez pas pour vous, c'est votre taille ?
- Moi non, j'en ai pas besoin, je ne vais jamais à la mer. Je n'aime pas la mer, il y a des écrikisses, les choses qui pignent, les crabes et tout ça.
- Jamais vous n'allez sur les plages, même l'été ?
- Non, jamais, je n'aime pas la mer. Que ce gilet est beau, vous ne le voulez pas ? »

SAMEDI 14 DECEMBRE 2014 / ARLES

>>> Un message sur mon téléphone annonce : Lucien Clergue est décédé ce matin.

Quelques jours plus tard, passant sur la place de la République, je reconnais un ancien enseignant des Beaux-Arts de Marseille dans une foule devant l'église Saint-Trophime. Il salue plusieurs personnalités du monde de la photographie. Sur les marches de l'édifice, je vois deux Arlésiennes en costume de deuil. Je comprends alors qu'il s'agit de l'enterrement de Lucien Clergue. Deux grands panneaux accrochés de part et d'autre du portique montrent le visage du photographe et des pierres nichées dans le sable.

Je reste en arrière de la foule ; un homme s'approche : « Le meilleur ami de Lucien Clergue était Manitas de Plata et il est décédé seulement une semaine avant lui. Vous ne trouvez pas ça incroyable ? »

Le temps que je réfléchisse à sa question, l'homme est parti.



RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE / MONTELLIER

>>> Peu de temps après l'hommage au photographe, je suis chez Analogues un soir de vernissage. Deux Gitans entrent dans la galerie, quelqu'un offre du vin et en un tour de main le musicien Kalun fait sonner sa guitare : « Una chanson de Manitas de Plata ! » Ses doigts courent sur l'instrument, il y colle son oreille comme pour saisir le son à la source. Le corps tout entier de Kalun vibre, il est maintenant musique et rien d'autre.

À ma question s'il a fêté le départ de Manitas, Kalun sourit avec les yeux, un sourire comblé comme quand quelque chose a été fait dans les règles. « Oh, oui ! Nous avons fêté plusieurs jours, et nous fêtons encore ! Des Gitans du monde entier sont venus pour lui à Montpellier ; c'était une immense fête. »

La chapelle de la Charité à Arles – près de l'hôtel Jules César – avec son acoustique extraordinaire fut choisie pour l'enregistrement du deuxième disque de Manitas de Plata en 1965. Le contrat avec une maison d'édition américaine entraînera le succès de sa musique aux États-Unis. En décembre de la même année, Manitas de Plata part avec son cousin et chanteur José Reyes pour donner un concert au Carnegie Hall de New York. Le peintre Salvador Dalí était présent et dessinera un cavalier sur une feuille de papier durant le concert. On peut voir le film du concert new-yorkais sur le site de Manitas de Plata. Chose incroyable, pendant quelques secondes un ocelot en laisse apparaît sous le trône de Dalí. Le cameraman ne s'y attarde pas et revient sur les gestes affairés du peintre.

Kalun poursuit sa ronde dans les bars du quartier et je discute avec l'artiste Jean-Marc Andrieu. On parle de ce qui nous anime pour faire de l'art. « Je me sens las en ce moment, me dit Jean-Marc, je suis dans mon atelier et je n'ai aucune envie d'ajouter des choses dans cet espace trop plein. Il y en a partout, j'ai tant d'œuvres qui n'ont jamais quitté l'atelier que j'ai plutôt envie d'aller vers les anciennes pièces pour voir

comment elles tiennent que d'en créer des nouvelles. Aller dans un nouvel espace vide pourrait peut-être faire repartir mon envie de produire, mais ce n'est pas vraiment une solution.

Il poursuit... Je pense souvent à Toni Grand qui a commencé à ranger, ordonner et répartir ses œuvres trois ans avant sa mort. Il savait qu'on ne pouvait pas laisser sa famille faire ce travail.

Imagine-toi ma fille de 28 ans ranger le bordel dans mon atelier, c'est impossible, elle ne pourrait jamais jeter des choses ! Jeune, j'ai eu tant de mal à voir partir une pièce de l'atelier, c'était toute une histoire pour moi d'accepter une vente. Parfois, j'ai monté les prix d'une façon ridicule pour que la vente ne se fasse pas. Maintenant, je le regrette évidemment, mais l'atelier avait une fonction très spéciale pour moi. Chaque nouvelle pièce tenait l'espace et l'atelier n'existait que parce que chaque sculpture y avait sa place, son temps, sa présence par rapport aux autres.»

J'évoque avec lui la possibilité d'inventer une culture de l'espace et du regard qui pourrait rendre compte de cette force vive et continue qu'est la création. Une façon de déambuler dans l'atelier par laquelle le visiteur pourrait sentir par exemple l'investissement de l'espace par un sculpteur ; il pourrait comprendre les ressources de l'homme pour organiser sa vie autour de la recherche des formes. Un jour, on aura peut-être grandement besoin de tels espaces pour se rappeler que l'art est incarné tant dans l'être que dans l'œuvre.

Nous rions et je me dis que j'irai voir l'atelier de Jean-Marc au retour du beau temps.

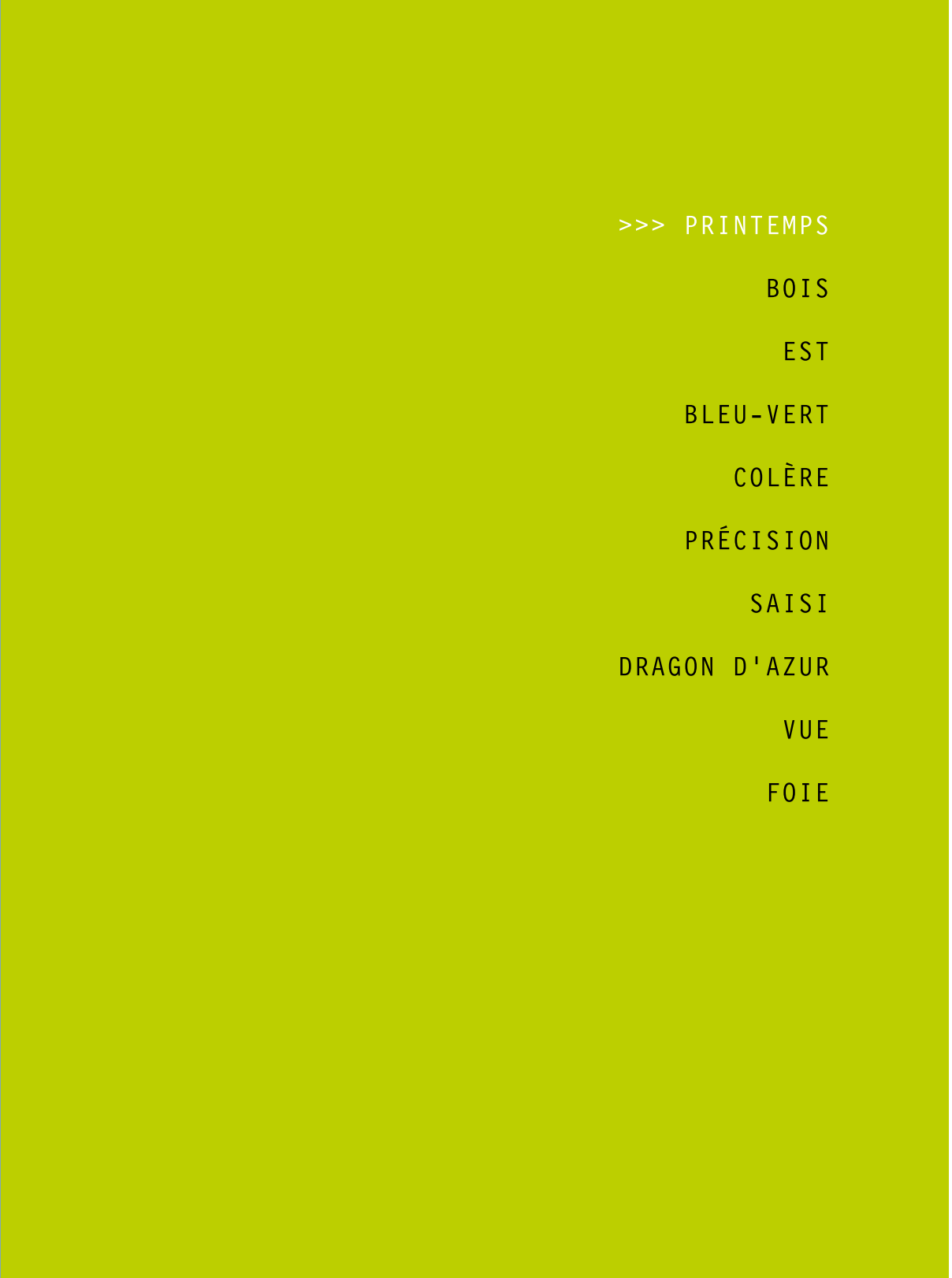
>>> En 1902, Rainer Maria Rilke devient secrétaire d'Auguste Rodin. Il décrit sa première visite de l'atelier dans une lettre à sa femme, sculpteur elle aussi.

« Cela défie la description. Rien que des fragments, côte à côte, sur des mètres. Des nus de la grandeur de ma main, d'autres plus grands, mais rien que des morceaux [...] comme si une tempête indicible, un cataclysme sans précédent s'étaient abattus sur cette œuvre [...]

Et pourtant, mieux on regarde, plus profondément on ressent que tout cela serait encore moins entier si chaque figure l'était. Chacun de ces

débris possède une cohérence si exceptionnelle et si saisissante, chacun est si indubitable et demande si peu à être complété que l'on oublie que ce ne sont que des parties, et souvent des parties de corps différents, qui se rassemblent si passionnément ici. [...] Et cette richesse inépuisable, cette invention infinie, perpétuelle, cette présence de l'esprit, cette pureté et cette véhémence de l'expression, cette jeunesse, ce don d'avoir sans cesse autre chose, sans cesse mieux à dire... sont sans équivalent dans l'histoire humaine. »

Rainer Maria Rilke à Clara Westhoff, 2 septembre 1902, in *Rilke Correspondance (Œuvres III)*, édition établie par Philippe Jaccottet, Le Seuil, 1976.



>>> PRINTEMPS

BOIS

EST

BLEU-VERT

COLÈRE

PRÉCISION

SAISI

DRAGON D'AZUR

VUE

FOIE

SAINTES-MARIES-DE-LA-MER / BEAUDUC

>>> Départ à la mer avec nos amis Marie-Hélène et Thierry Lanfranchi. Nous sommes au mois de mars et la journée est annoncée ensoleillée et sans vent. En cette saison, la grande plage des Saintes-Maries-de-la-Mer n'est fréquentée que par des pêcheurs et des promeneurs avec leur chien. Nous installons un pique-nique au creux d'un bois rejeté par la mer. Des milliers de turritelles bordent la frange mouvante entre eau et sable.

Un communiqué de presse de novembre 2014 publié par le Parc naturel régional de Camargue pour la création d'une réserve marine et d'une zone de protection de biotope dans le golfe de Beauduc mentionne « une grande diversité de mollusques : 41 espèces de coquillages ». Je regrette l'absence d'une liste de leurs noms. Je connais seulement ceux de quatre espèces : la telline, le pied de pélican, la palourde et la turritelte que je trouve aujourd'hui en grand nombre sur la plage. J'imagine des minuscules licornes de mer jeter leur corne à chaque stade révolu de leur croissance : leur forme en spirale se prête aux roulades dans les vagues.

Marie-Hélène se baigne dans une mer froide et tranquille ; elle a l'air heureuse de prendre ainsi l'eau, l'air et le soleil à plein corps. Quand elle sort, aussi bien la mer que le ciel se reflètent dans son visage, elle enveloppe son corps dans une serviette de bain.



LA BELUGE / LE GRAND RASCAILLON / SAINTE-ANNE

>>> L'accès du cœur de la Camargue est difficile. À part trois ou quatre sites touristiques, la plus grande partie du territoire est sous protection environnementale avec de nombreuses interdictions ou découpée en propriétés privées bien clôturées.

Un beau jour de février, trois connaisseurs du delta m'invitent à les rejoindre pour «le grand tour».

Alain Dervieux, chercheur écologue, est observateur de la Camargue pour le compte du CNRS depuis quarante ans. Il a également créé l'Observatoire photographique de Camargue. Didier Olivry dirige à ce moment-là le Parc naturel régional de Camargue et Patrick Rigaud est responsable des prélèvements et du suivi des variations hydrauliques et de la salinité des étangs pour le compte du Parc.

Ces «étangs et marais des Salins de Camargue» sont d'anciens marais salants. Depuis les années 1980, la demande de sel diminue en raison de la concurrence internationale. Le conservatoire du Littoral a racheté la partie ouest des étangs. Le Parc de Camargue en est le gestionnaire principal et Patrick Rigaud effectue l'enregistrement régulier de diverses mesures.

Avant de le rejoindre au domaine de la Belugue, domaine du fameux élevage taurin Yonnet, nous faisons une halte-déjeuner à l'auberge des Plaines sur la route des Saintes. Cet hôtel-restaurant en bord de route retient depuis longtemps mon attention à cause de la blancheur des murs, des volets rouge sang et d'une enseigne tout aussi rouge. Le mobilier en bois et les photographies en noir et blanc de chevaux et de taureaux sont typiques du rustique local.

«Le propriétaire de l'hôtel est *apoderado* (impresario), me précise Alain, ce qui explique l'omniprésence des images de taureaux en ces lieux. Il m'est arrivé de voir des toreros manger ici.»

Changement de voiture à la Belugue. Notre véhicule se trouve à quelques mètres de l'enclos de jeunes taureaux de combat. Mon regard curieux les met en alerte et leurs yeux suivent le moindre de mes mouvements.

«On n'a pas de chance avec ce vent du sud-ouest qui fait monter l'eau

depuis la mer. Ça fait un moment que je n'y suis pas allé, parfois en l'espace de six mois on ne reconnaît plus rien. On est sur un delta qui est extrêmement mobile, exposé sans cesse aux changements de vents et de marées» m'explique Didier Olivry, et nous voilà engagés sur les digues, roulant en zigzag au bord des ornières. Patrick Rigaud arrête la voiture devant une règle qui mesure le niveau d'eau. L'eau poussée par le vent s'y cogne.

Quand l'indicateur est éloigné du bord, Patrick Rigaud repère la mesure avec des jumelles «J'ai du mal à lire avec le vent : 5 ou 6 cm, oui c'est bon 5, il y a entre 6 et 9 de différence avec celui de l'autre côté.»

Il note les chiffres dans un carnet qu'il protège dans la poche intérieure de son blouson.

Alain Dervieux saisit le moment pour faire une photographie. Depuis plus de quarante ans, il photographie des secteurs précis de Camargue, les associe, compare et analyse le fil du temps. Par le biais de l'Observatoire photographique de Camargue, ces données sont rendues accessibles à d'autres chercheurs.

Entre les étangs de Quarantaine 1 et Quarantaine 3, impossible de poursuivre la route : le vent a tant rongé la digue que la largeur ne suffit plus pour porter le poids de la voiture. Demi-tour et vérification d'une martelière – un système pour réguler le niveau d'eau des bassins entre eux.

Nous roulons maintenant sur une digue en meilleur état, Didier Olivry me précise : «À gauche, les étangs appartiennent au Groupe des Salins, à droite au Conservatoire. La digue est aux Salins, mais nous avons un droit de passage. Selon la direction du vent, qui peut tourner très rapidement ici, on ne sait pas quel bassin se déverse dans l'autre. Il s'agit d'ouvrir ou de fermer les martelières pour garder les bassins à des niveaux égaux.»

Patrick Rigaud poursuit : «Suivant le vent, j'ouvre celle-ci ou j'en ferme une autre. Je surveille quasiment tous les jours la météo pour savoir comment je dois régler les niveaux d'un jour à l'autre.»

Cet homme a visiblement du plaisir à exercer son métier d'observation, de mesure et de régulation des terres et des eaux.

Nous passons entre les bassins du Grand Rascaillon à gauche et le Rascaillon 2 à droite, dont le niveau est un peu plus haut aujourd'hui que

celui de son voisin. Je ne soupçonnais pas que cette partie du delta était soumise à une minutieuse et continuelle observation. Par exemple, les limnigraphes sont des boîtiers dans un tube en plastique dotés d'une jauge. Ils enregistrent le niveau toutes les 5 minutes, et tous les quarts d'heure ils calculent la moyenne des mesures.

«La salinité est en baisse, il y a deux mois, elle était à 90 g/l. Au temps de l'exploitation du sel, on organisait une circulation en détours, car à chaque passage l'eau s'évaporait un peu plus et la salinité augmentait, alors que nous aimerions plutôt la faire baisser» explique Patrick.

Une quinzaine de flamants s'envolent au passage de notre voiture – majestueux.

«La moitié des flamants part l'hiver et l'autre moitié reste ici.»

Je demande s'il s'agit toujours de la même moitié qui part ou reste ?

«Non, cela peut varier, certains flamants restent un hiver et partent le suivant, on ne sait pas pourquoi» dit Didier Olivry. Alain émet l'hypothèse que les départs partiels tiennent à ce que la plupart des flamants sont élevés ici, qu'on leur offre des îlots de reproduction et qu'ils se reproduisent tous les ans, alors que cela n'est pas dans leur nature, que les hivers sont moins rudes et que somme toute, ne pas partir représente aussi une forme de confort. Le flamant n'est d'ailleurs pas un oiseau migrateur, mais un oiseau erratique.

Quand la mer se trouve devant nous, nous sommes à Sainte-Anne.

Sainte-Anne est le nom d'une dune depuis longtemps mangée par la mer. Quelques objets poussés sur la plage : une balle de tennis, une chaussure de sport, une boîte en métal blanc, plusieurs bouteilles en plastique, vertes, transparentes, bleues. Je ramasse un flacon en verre transparent et une petite bouteille.

«Tiens, me dit Alain, tu veux ce flotteur de filet de pêche ? À cet endroit, on voit bien que la mer est plus haute que l'étang, l'étang est à -50 ou -60 cm.»

Au retour, des canards tadornes s'élèvent devant nous : je les reconnais à leur bec décroché.







NÎMES / MOURIÈS / GENÈVE / LUNEL

>>> Je me rends dans la galerie de Philippe Pannetier à Nîmes. Des œuvres sont disposées un peu partout comme en attente d'une décision. Nous parlons d'art, de la difficulté de vendre des œuvres, de la nécessité de penser les choses autrement, puis de la Camargue. Le galeriste m'apprend que les cendres du sculpteur Toni Grand sont dispersées en Camargue. La famille y posséderait des terres.

Je ne m'étais encore jamais posé la question du lieu d'habitation de l'artiste, mais en effet, Mouriès – le village dans les Alpilles où il possédait un mas – se situe non loin de la Camargue. Je me demande si les sculptures de Toni Grand pouvaient être regardées en lien avec ces lieux ? En effet, à y réfléchir, certains gestes artistiques du sculpteur témoignent d'une fréquentation de la Camargue : la pose des branches en bois, les paquets d'acier au sol, les anguilles enveloppées de résine translucide... Plus tard, je trouve cet article sur Toni Grand écrit pour une exposition au musée d'Art contemporain de Genève, qui a eu lieu du 16 octobre 2013 au 12 janvier 2014.

[...] « Toni Grand, comme le soulignait mardi Christian Bernard lors de la présentation de son nouveau programme d'expositions, est un homme du Sud. Né dans le Gard, formé aux Beaux-Arts à Montpellier, il a vécu là, en lien avec un territoire. Et c'est bien dans une forme de paysage que le visiteur du Mamco se retrouve, au deuxième étage du musée. Un paysage avec ses arbres, ses rivières, l'esquisse de constructions aussi, même si on est bien loin de l'idée de représentation. Simple-ment, les formes dont elles sont issues sont souvent reconnaissables dans les sculptures de Toni Grand. Ce n'est pas le bois qui est son matériau, mais plutôt l'arbre, le tronc, la branche. Et ils ne sont pas non plus ses sujets, ce sont plutôt les gestes eux-mêmes qu'il effectue pour les transformer qui sont au cœur de sa démarche. » [...]

Elisabeth Chardon, in *Beaux Arts*, jeudi 17 octobre 2013

La dispersion des cendres en Camargue m'interroge, car tous les articles consultés parlent d'un enterrement au cimetière de Mouriès. Je décide d'en parler au sculpteur Arnaud Vasseux qui, étudiant, a connu Toni Grand.



« Non, je ne suis pas au courant de ce fait. Toni Grand était très discret à propos de sa vie personnelle et je ne connais pas ses liens avec la Camargue. Par contre, je me souviens d'une photographie dans un livre édité par les éditions Analogues : elle montre Toni Grand dans une barque avec Jünger. »

Me voilà surprise. L'écrivain allemand ? Comment Toni Grand avait-il fait la connaissance d'Ernst Jünger ? Et par quelle circonstance le conduire en barque sur un étang en Camargue ?

La photographie dans l'ouvrage *Toni Grand, Une légende* est intitulée ainsi : *Avec Ernst Jünger, en Camargue, 1983*. Une recherche dans la biographie de l'écrivain me conduit à sa nomination comme Citoyen d'honneur de Montpellier par le maire en 1983.

Cette ville est jumelée avec Heidelberg, ville où Ernst Jünger est né. Il est donc probable que la sortie en Camargue ait eu lieu durant cette même visite. Qui était alors la troisième personne dans la barque, l'auteur de la photographie ? Je trouve Jean Hugo comme relais possible. Jean Hugo, écrivain et peintre de Lunel, avait grandi à quelques kilomètres du village de Toni Grand. **Il est probable qu'ils se connaissaient.**

MARSEILLE / SALIN-DE-GIRAUD / VENISE

>>> Pour rendre visite à Jean Klépal, je prends le temps avec moi. À pied de la gare Saint-Charles, je monte au Cours Julien et grimpe au premier étage d'un immeuble où un chaleureux « Holà ! » m'accueille. Notre amitié débute en 1999 par une exposition de photographies à Revest-les-Eaux. Deux ans après, Monique et Jean Klépal m'invitent en résidence à Castellet. Le couple d'amateurs d'art a fait de ce village du Luberon une véritable station artistique : rencontres, lectures, expositions, édition, il ne se passait pas un week-end sans qu'artistes, amis et curieux ne se retrouvent à discuter autour d'une table garnie. Leur déménagement à Marseille inverse la situation : ils s'en vont explorer les galeries, les salles de concert et les festivals. La curiosité, la générosité et l'enthousiasme envers l'art et les artistes n'ont pas pâli pour autant.

Depuis le décès de Monique, l'appartement marseillais est devenu une chambre à trésor : les amis se déplacent et Jean les emporte loin avec ses histoires et son amour pour l'art. Monique n'a jamais quitté les lieux. Jean raconte autour d'un verre de vin :

« Régulièrement, on partait de Marseille pour un week-end à Salin-de-Giraud. Parfois, on allait du côté de Beauduc, et d'autres fois on optait pour la plage de Piémanson. Je me souviens de cet incroyable hôtel et de son hall de réception orné d'une fresque de la Camargue et de statues en sel. Une vitrine avec des oiseaux empaillés éclairait le restaurant. À une époque, ils faisaient tourner une pétition pour se libérer de la tutelle d'Arles et devenir commune indépendante.

Pour visiter l'usine des Salins, nous prenions un petit train – je parle de cela il y a dix ou quinze ans – qui faisait le tour des différents stades d'extraction du sel : vannes, bassins de décantation, camelles en bord de route et, bien sûr, le point de vente. Un promontoire permettait une vue à peine surélevée sur les montagnes de sel comme s'il s'agissait des Alpes !

Il nous arrivait d'y aller à Noël avec des amis et de pique-niquer au bord de l'étang de Vaccarès. Ensuite, on filait dans un bar à Aigues-Mortes : un guitariste jouait, c'était des moments magiques, à la fois étranges et

très accueillants. J'ai toujours eu l'impression qu'il est facile de se perdre en Camargue, qu'il faut oser avancer même si on ne sait pas où on va. On voit la mer, mais on n'y arrive jamais et si enfin on y arrive, on est ébloui.

Encore aujourd'hui, j'aime énormément ces paysages et j'attends la venue des gens chez moi avec une voiture pour les y accompagner. J'aime la Camargue, poursuit Jean Klépal, parce que j'y sens la folie des hommes de bâtir sur des territoires impossibles. Tout comme à Venise, je vois en ces lieux l'entreprise folle des hommes à rendre la vie tenable sur des terres inhospitalières. »

Je me souviens de Monique arrivant à la maison au mois d'avril un bouquet de saladelles à la main ; elle était émerveillée de ces fleurs bleues délicates qui poussent dans le sel et le sable. C'est la dernière fois que j'ai vu Monique Klépal.



INDE / SAINTES-MARIES-DE-LA-MER

>>> Chaque année à la fin du mois de mai arrive le grand jour de la Sainte-Sara. Le culte de Sara-la-Kali (la Noire) aurait ses racines en Inde, lié à la venue en Provence des Gitans. Dans l'histoire chrétienne, Sara est devenue servante des trois Maries – Salomé, Jacobé et Madeleine – après les avoir accueillies sur la plage.

Enveloppée dans une cape d'or pour l'occasion, Sara scintille de mille lumières dans un soleil éclatant. Pour sa fête aux Saintes-Maries-de-la-Mer, la statue est portée sur les épaules d'hommes et de femmes gitans et des chants l'accompagnent. Précédée de gardians en selle, la procession se déplace vers la plage pour l'immersion rituelle.

Quand j'arrive au bord de mer, le cortège est encore loin. Pèlerins gitans, touristes et habitants me paraissent loin de la ferveur que j'imaginai : des enfants crient et construisent des châteaux de sable ou creusent des trous, des adultes bronzent sur une serviette, on discute par petits groupes, quatre jeunes Italiens donnent une démonstration de jonglage, des photographes cherchent de quoi photographier.

Je remarque plusieurs groupes de femmes, la bonne cinquantaine, qui ne sont pas gitanes, mais avec une garde-robe recherchée : robes colorées, foulards dans les cheveux, boucles d'oreille en filigrane et escarpins en cuir multicolore. Les jeunes Gitanes portent des tee-shirts rose ou vert fluo, les anciens sont vêtus de noir, beaucoup de corps d'hommes et de femmes sont tatoués : tête de chimpanzé, éléphant, étoiles, motifs divers, tête de mort, prénoms.

Soudain, une agitation met fin aux allures de vacances et un couloir s'ouvre vers la mer ; les gardians précèdent Sara hissée vers le ciel. Tous s'écartent devant la mer et seuls les porteurs l'amènent dans l'eau.

Je ne peux pas voir les gestes de la bénédiction, la foule est trop dense maintenant. Plusieurs photographes ont de l'eau jusqu'à la taille pour faire des images depuis la mer.

Je me demande de quel côté je photographierais l'événement : côté mer pour placer Sara au premier plan suivie des fervents ou côté terre pour souligner sa position entre la mer et le ciel.



MARSEILLE-LUMINY

>>> Un jour à Marseille, je raconte cette histoire de photo de Toni Grand et Ernst Jünger en barque à mon ami Mika Biermann.

Il se souvient : « Je suis arrivé aux Beaux-Arts de Marseille en 1983, et je me suis installé dans un des ateliers pour continuer la peinture. Je venais de l'académie de Berlin où je faisais déjà de la peinture depuis trois ans.

Dans l'atelier, j'ai installé mes affaires et j'ai commencé à peindre selon la technique a tempera à l'œuf comme je l'avais appris à l'école allemande. C'était curieux, à Marseille personne ne venait me voir, personne ne semblait s'intéresser à ce que je faisais à part deux personnes : le premier était Joël Kermarrec. Il était imposant avec sa grosse voix ; un jour il vient et me dit :

« Ça, petit, tu peux l'arrêter, on a bien vu dans ton dossier que tu sais bien faire de la peinture, tu peux maintenant et passer à autre chose. »

J'avoue que je suis resté bouche bée. Venait un autre homme dans l'atelier, qui s'asseyait sur une chaise ; il sortait sa pipe et me regardait travailler. Il ne disait pas un seul mot pendant un long moment, ça c'était Toni Grand. Quand il parlait, c'était pour dire quelque chose de significatif, juste quelques mots pour y réfléchir.

Je dois dire que cette attitude m'a tout aussi surpris par son économie que la première par son exubérance ! »

CHAPELLE SAINTE-ANNE / LA CIOTAT / BARRIOL

>>> En pleine préparation d'un 1% artistique qui revisite l'histoire des chantiers navals de La Ciotat, j'enquête sur certains navires qui y ont été construits. Une exposition de maquettes de bateaux dans la chapelle Sainte-Anne attire mon attention.

J'apprécie les maquettes d'engins invitant l'homme à l'envol, au voyage, au départ vers l'inconnu. J'apprécie également qu'une personne investisse sans compter pour donner forme à son rêve.

À la question de savoir si quelqu'un a entendu parler du *Vésuve*, un bateau à vapeur qui naviguait entre Arles et Lyon de 1838 à 1843, un monsieur me répond :

«Vous trouverez peut-être des informations aux archives municipales, car si le bateau est passé par le chantier naval à Barriol – peut-être pour une réparation – ils trouveront sa trace. Toutes les archives de Barriol sont aujourd'hui à la mairie. Vous connaissez la nature du bateau ? Peut-être un pinardier. À l'époque, on transportait énormément de vin sur le fleuve.»

La liste des navires construits dans le port de La Ciotat est longue : plus de 300 en un siècle et demi ! Parmi eux, figure le *Tonkin*, un paquebot-poste, qui a quitté la cale en 1898 en direction de l'Extrême-Orient pour faire la ligne : Marseille-Saïgon-Yokohama. Le *Tonkin* est une des deux régions avec l'Annam où l'administration française a imposé contre leur volonté, dès 1939, à près de 20 000 hommes de venir en métropole pour travailler à la guerre.

Après la guerre, et à la place d'un service de rapatriement, des milliers de vietnamiens ont été contraints au travail dans les salins de Camargue. Leur connaissance en riziculture a permis la relance de la production et a donné forme au paysage tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Je laisse les bateaux et l'agréable fraîcheur de la chapelle. Il fait une si grande chaleur que j'ajuste mon chemin au fur et à mesure que je trouve de l'ombre. Nous ne sommes pourtant qu'au début de juin.

Au stade des Cités dans le quartier Monplaisir, trois jeunes assis sur un banc se ventilent avec les tee-shirts mouillés. Plus loin, un homme se tient à la barre qui sépare de la rue : « Je me mets là pour l'air, ça fait du bien dans cette incroyable chaleur. Je dois faire des courses, c'est difficile. Il faut bien manger et faire des courses, mais c'est difficile quand on est tout seul.»

Je lui donne environ soixante-dix ans, ses cheveux clairsemés nécessiteraient une coupe.

«J'ai eu la chance de travailler toute ma vie en pleine mer où on trouve toujours une brise pour se rafraîchir.» Je lui demande s'il a été marin :

«J'ai travaillé sur des sites de forage pétrolier. J'ai beaucoup voyagé en Angleterre, en Afrique, seulement en Arabie Saoudite c'était dur. Je faisais de l'entretien ; je terminais à 16 heures et hop ! à la plage, et il y avait toujours un Italien avec une guitare dans l'équipe, et on chantait.»

À la maison, je regarde la météo, elle annonce 35°!

BOULEVARD DES LICES

>>> Chez le boucher chevalin. Une cliente :

«Coupez-moi deux tranches de steak s'il vous plaît !

– Vous les voulez comment vos tranches ?

– Normales.

– Ah, c'est du bon ! Alors, je vous coupe les morceaux comme si c'était pour moi. Oui, je les coupe aussi bien comme pour moi-même.

La viande est bien, vous avez de la chance ; elle a moins de trois ans, vous allez vous régaler. Si vous voulez m'inviter à table, pas de problème, je viendrai. J'espère que votre mari n'est pas jaloux si je m'invite.

De toute la façon, je ne viendrais que pendant la journée, pas question de rester la nuit ; je ne veux être l'esclave de personne ! »

ROUBINE DU ROY / GRIFFEUILLE

>>> Aujourd'hui, on me rapporte deux histoires de vol. Pour rentrer chez moi, je longe la Roubine du Roy où quatre hommes s'affairent autour des poteaux d'éclairage public. Deux sont couchés par terre, un autre a la tête dans un trou, ils se donnent visiblement du mal pour tirer un câble d'un lampadaire à un autre. J'avais remarqué les quatre ou cinq lampadaires éteints depuis la semaine dernière.

«Vous réparez la panne ?» L'homme près du mât me répond :

– Ce n'est pas une panne, mais un vol de câble qui vous cause le noir.

On a tiré les câbles depuis l'intérieur sur toute la longueur, un vrai travail de professionnels ! Ça fait deux jours qu'on essaie de les remettre, et après on sera obligé de souder l'accès pour que cela ne se reproduise pas. Comme le prix du cuivre a augmenté, ce type de vol est de plus en plus fréquent. » À ma question qui achète le cuivre ainsi en vrac, il me répond que les ferrailleurs ne sont pas trop regardants sur la provenance de la marchandise.

En fin d'après-midi, je pars à Solid'Arles dans le quartier Griffeuille pour les provisions en fruits et légumes. Joël est en train de ranger des caisses et de garnir les étalages pour le lendemain. Une cliente demande s'il reste des fraises : « Oh, pauvre, lance Joël, j'en ai que très peu en ce moment et elles partent vite ! En plus notre producteur vient de se faire cambrioler. 777 caisses de fraises toutes prêtes à la vente ont été volées dans la chambre froide ! »

Je m'étonne de l'organisation des voleurs : il faut un camion pour le transport, des mains rapides pour le chargement, une connaissance des lieux et de l'emploi du temps pour rafler au bon moment et enfin une stratégie de débit bien organisée pour une vente rapide de ce fruit fragile. Cela me rappelle que l'année dernière, un agriculteur du coin s'était fait voler un champ entier d'artichauts en pleine nuit. Vous imaginez des voleurs à quatre pattes couper les tiges épaisses et épineuses d'artichauts dans le noir ?

«Après, on trouve le kilo à 1 euro sur les marchés ; il faut s'en méfier et ne pas acheter si les produits sont proposés en dessous de leur prix.» poursuit Joël.

LA CIOTAT / ARLES

>>> Des verres à champagne gracieusement évasés et ciselés à motif géométrique nous entraînent à l'intérieur d'une brocante à La Ciotat.

Une dame est en train de ranger des caisses emplies de tissus, de chapeaux, de robes et d'objets :

«Je reviens d'une brocante à Arles, je dois encore tout déballer. J'y vais tous les premiers mercredis du mois, j'ai une bonne clientèle à Arles. Je suis fatiguée car je fais tout toute seule. À Arles, j'ai une clientèle pour les étoffes anciennes ; c'est le seul endroit où je vends encore de la dentelle à 150 euros le mètre. Les femmes s'y connaissent, on sent qu'elles ont une culture de la couture et des étoffes. Certaines s'y ruinent d'ailleurs : par exemple les rubans d'époque pour les costumes se vendent à 1700 euros. Parfois, elles en ont plusieurs, assortis aux différentes robes qu'elles portent. Comme ces rubans sont difficiles à trouver, quand il y en a, on me les arrache ! »

L'importance du costume traditionnel pour une partie de la population et les nombreuses occasions festives pour le voir porté contribue peut-être à l'élégance de certaines femmes et hommes. Je la remarque surtout chez des hommes : chapeaux, veste en satin et chemise de couleur leur donnent belle allure.

Un service à poisson en céramique prend une table entière : assiettes, soupière en forme de poisson, bols, le tout dans un jaune miel. La vendeuse remarque notre étonnement : «J'en ai un autre là-bas avec une terrine pour la bouillabaisse et le panier intégré pour le poisson.» Elle poursuit le déballage : «Je viens de rentrer une vierge en bois d'un brocanteur près d'Arles ; elle vient d'un couvent. Les objets religieux se vendent moins bien là-bas, alors on fait affaires entre nous.» Sur un meuble voisin est posée une autre vierge ornée de roses blanches et de rubans sous une cloche en verre. Je suis étonnée d'apprendre que les objets religieux se vendent mieux à La Ciotat qu'à Arles.



ARLES / VERSAILLES / PARIS

>>> C'est au cours d'une visite de la villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer, que je découvre l'existence d'une Vénus d'Arles. Elle figure parmi une longue rangée de copies de célébrités antiques dans le sous-sol de la villa grecque. Debout, dénudée jusqu'à la hanche, elle tient une boule dans la main droite et le manche d'un objet cassé à gauche.



Les traits de son visage sont réguliers et souples. Tournée vers la poignée – d'un miroir ? – son air songeur la fait paraître préoccupée par sa propre personne, indifférente aux regards des visiteurs et à la boule qu'elle tient à distance. Sa voisine de gauche a, elle aussi, le regard dans le vague tout en nouant son manteau avec une fibule. C'est la déesse Diane de Gabies. Discobole, Vénus de Milo, Athéna et Apollon sont également de la compagnie. Je reviens à Vénus et me demande quel peut bien être son lien avec Arles.

Cette Vénus fut déterrée à Arles pendant l'été 1651 lors d'une fouille archéologique autour du théâtre romain. Elle serait la copie d'une œuvre du sculpteur grec Praxitèle. Les archéologues l'ont trouvée sans ses bras. Un site internet richement documenté raconte les recherches, les thèses, les convoitises et les tourments qui entourent cette découverte. Je suis étonnée de lire à quel point la Vénus a passionné les Arlésiens pendant trois siècles. Ils se sont identifiés à sa beauté, y ont vu les preuves de leurs racines nobles et l'ont prise comme témoin d'une filiation avec les Grecs. Son enlèvement par Louis XIV pour sa galerie des glaces à Versailles, c'est là qu'on lui ajoute ses bras, puis sa réquisition par les Monuments nationaux au XVIII^e siècle, n'ont pas diminué la passion des Arlésiens pour la statue. Elle serait la source de la légende de l'Arlésienne d'Alphonse Daudet, qui fait de la femme arlésienne une grande absente. Vénus, si longtemps convoitée, est revenue à la ville sous forme d'une copie en plâtre gardée par deux lions dans le vestibule de l'hôtel de ville.

J'habite à Arles depuis six ans et je n'avais encore jamais entendu parler de la Vénus d'Arles. La boule dans sa main serait la pomme de la discorde lancée par Éris à une noce où elle n'était pas désirée : « Qui est la plus belle ? » Pas facile d'en juger sans miroir ! Et je me dis que Vénus ne devrait pas tant négliger le regard du visiteur.

SOL / CIEL

>>> Solo : Israel Galvan dansant au cloître des Jésuites à Nîmes le mardi 2 juin 2015. Une scène en bois brut devant des arcades du XVI^e siècle, lumière du jour sans éclairage ajouté, pas d'instrument de musique ni d'accompagnement. Le public est proche ; je suis assise à moins de trois mètres de la scène.

Israel Galvan est habillé de noir sans intention particulière qui prêterait à une signification autre de ce que nous voyons et entendons : un corps dansant. Sensation de nudité, du danseur, de la scène, du temps entre ses mouvements, le lieu et nous.

À aucun moment, le corps d'Israel Galvan ne fait face au public ni ne le sollicite par des mouvements virtuoses. Ici, aucune recherche du spectaculaire, alors que je me souviens de créations antérieures où il fait appel au pouvoir des images.

Tout au long de la danse, l'homme est avec les arcades, avec une lumière qui descend lentement, avec le roucoulement des pigeons, avec le sol, le ciel, avec nous. Pourtant il semble solitaire.

Dans cette proximité je sens l'odeur des fibres du bois martelé. Je sens le souffle du danseur ; ce souffle dit la profondeur dans laquelle il puise ses mouvements.

Ce soir, sur ces planches en bois, dans cette cour, le sublime surgit.

Applaudissements retentissants.

L'homme à l'air surpris, presque gêné par l'emportement du public.
Peut-il imaginer ce que sa danse meut en nous ?





>>> VIDE, ESPACE

BRUME

OUBLI

VOYAGE

ÉTHER

SUBTIL

AILE

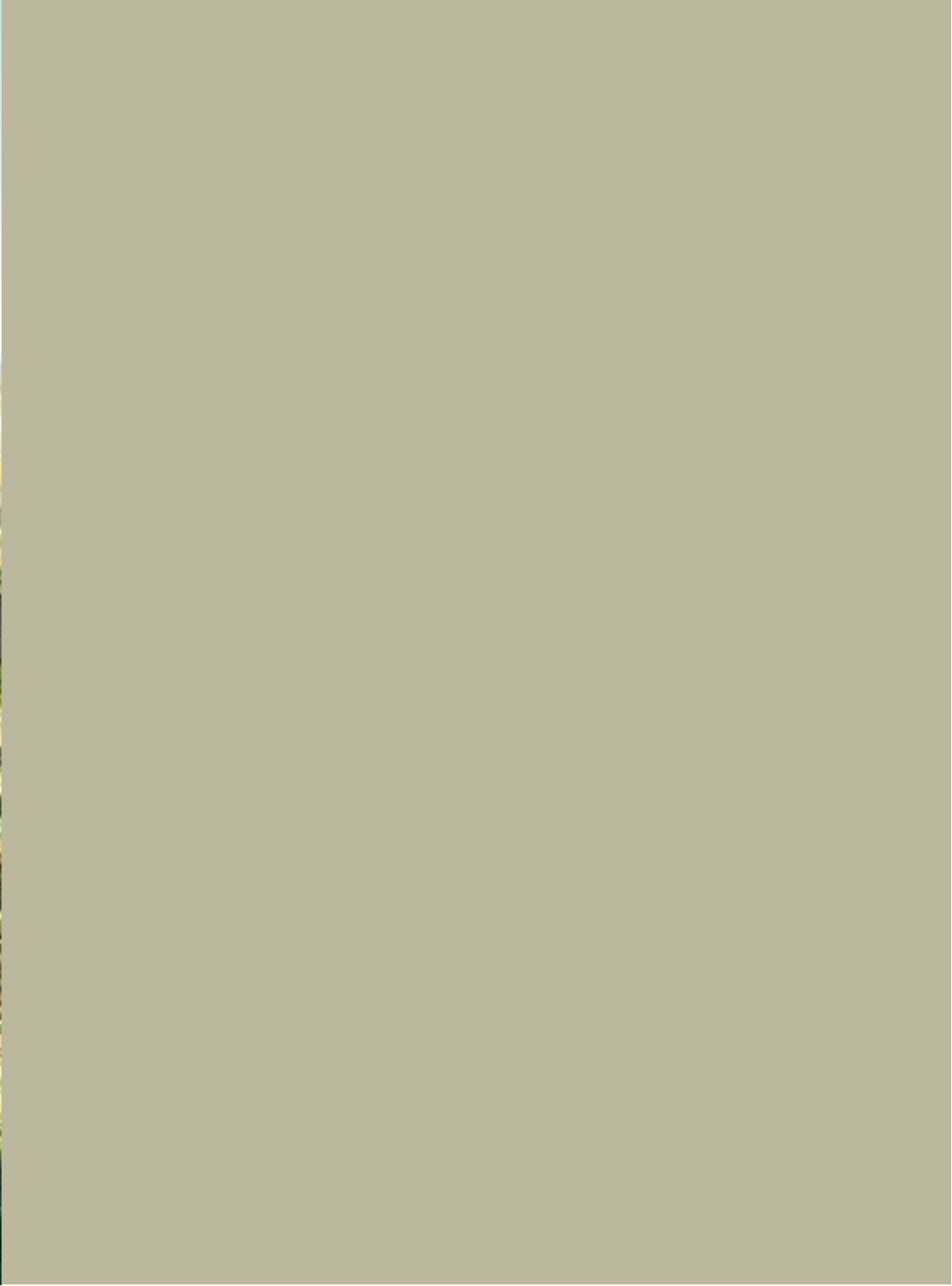
INCOLORE

INVISIBLE

PHOTOGRAPHIE





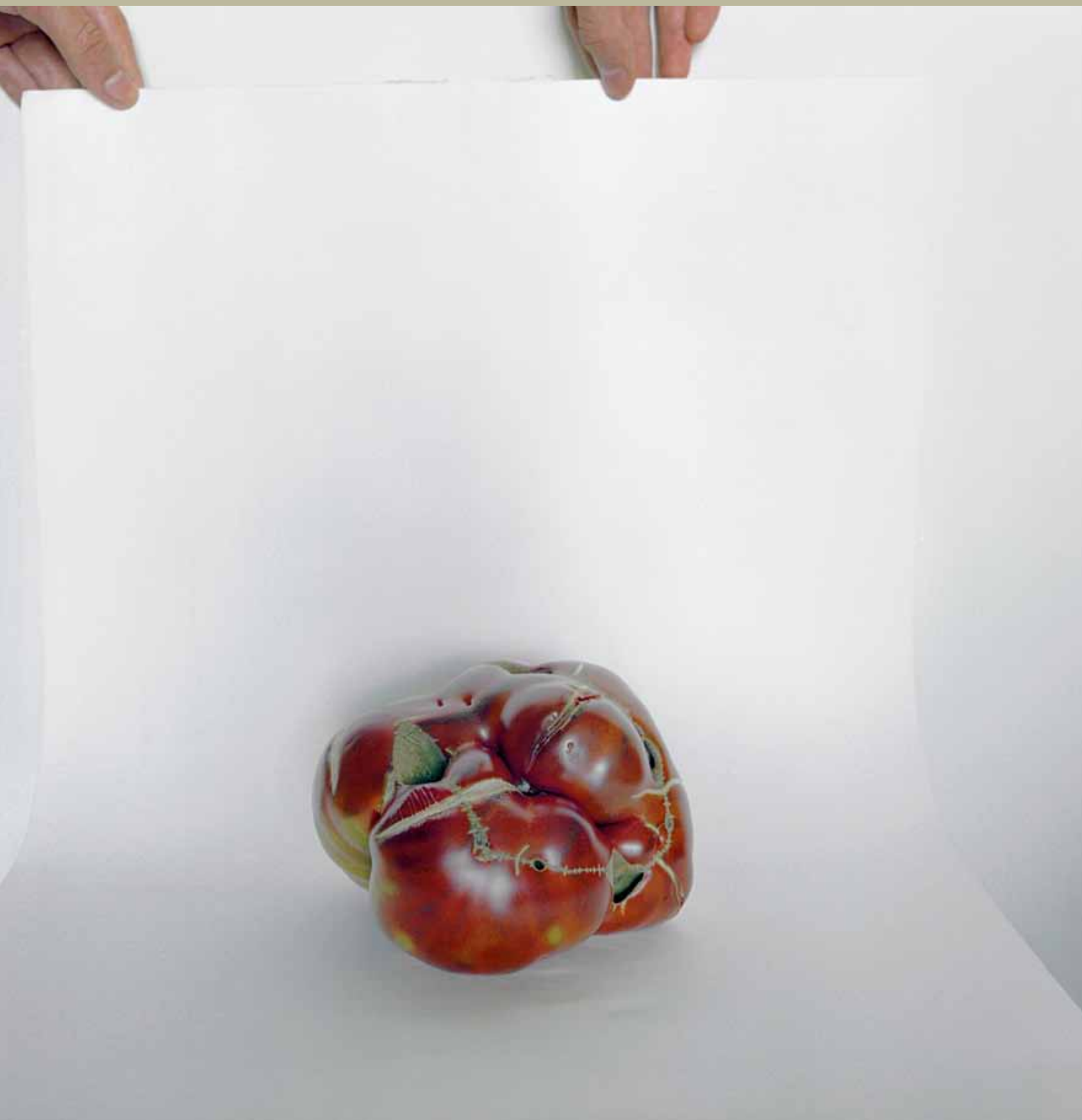






Atelier de Jean-Marc Andrieu





>>> ÉTÉ

FEU

SUD

HAUT

AMER

JOIE

FORCE

MOUTON / CHÈVRE

PAROLE

CŒUR

PÊCHE

CŒUR

>>> Jean-Paul Curnier est l'invité de la librairie Harmonia Mundi pour la sortie de son livre *Philosopher à l'arc*. L'espace de rencontre est plein et Patrick Talbot présente l'auteur en rappelant ses liens avec l'arc : les jeux des Indiens de son enfance, plus tard les écrits sur Ishi, le dernier Indien Yahi trouvé et recueilli par un anthropologue, une enfance dans la Crau, puis une pratique de la chasse et l'amour pour cette arme. Les deux hommes ont visiblement plaisir à partager ce moment de rencontre et les pensées appelées par le texte du livre. Rapidement, nous atteignons des considérations existentielles : la transparence qui nous fait voir le réel et qui nous en sépare en même temps (l'effet mouche dans une bouteille à mouche...). Tout comme le langage est effort pour établir des liens avec le monde dont nous sommes irrémédiablement séparés. Nous disons et nous décrivons le monde, parce que nous en sommes loin. Le langage serait une ruse de l'anxieux devant la mort.

Encore une histoire de césure comme avec nos images de paysage, pensais-je.

Vivre en paix avec soi et les choses fait l'économie du langage, ce qui serait le fondement de la chasse. Le tir lui-même jaillit d'un évanouissement – d'un fragment de seconde – de la conscience. On pourrait parler d'un déplacement de la cible au-delà de la cible, d'un soi étendu vers l'infini. Le tireur et la cible deviennent un : le cœur du cœur.

Applaudissements.

FAR WEST / ALLEMAGNE / BREST

>>> Ce matin, mes pensées retournent aux histoires de flèches et de tir à l'arc évoquées par Jean-Paul Curnier. Enfants, nous fabriquions des arcs avec du bois tendre. Nous jouions aux Indiens dans la forêt allemande, nous étions cinq filles ! Nos jeux étaient portés par les histoires de l'auteur Karl May : l'amitié entre un Apache et un ingénieur allemand immigré aux États-Unis. Winnetou l'Apache nous était présenté comme un homme fier, juste et sans rancune envers les Blancs.

Nous étions dans les années 1970, et l'Allemagne était en pleine époque d'intégration du crime nazi dans le fil de son histoire. L'Éducation nationale nous inculquait – jeunes adolescents que nous étions – un sentiment de culpabilité et de responsabilité pour des actes commis par nos grands-parents.

Dans nos jeux, nous étions du côté des Indiens, nous voulions ressembler à cet Indien beau et courageux, devenu frère de sang d'un Blanc.

Beaucoup plus tard, j'ai su que l'Apache fut incarné par l'acteur français Pierre Brice, que toutes ses paroles étaient synchronisées en langue allemande.

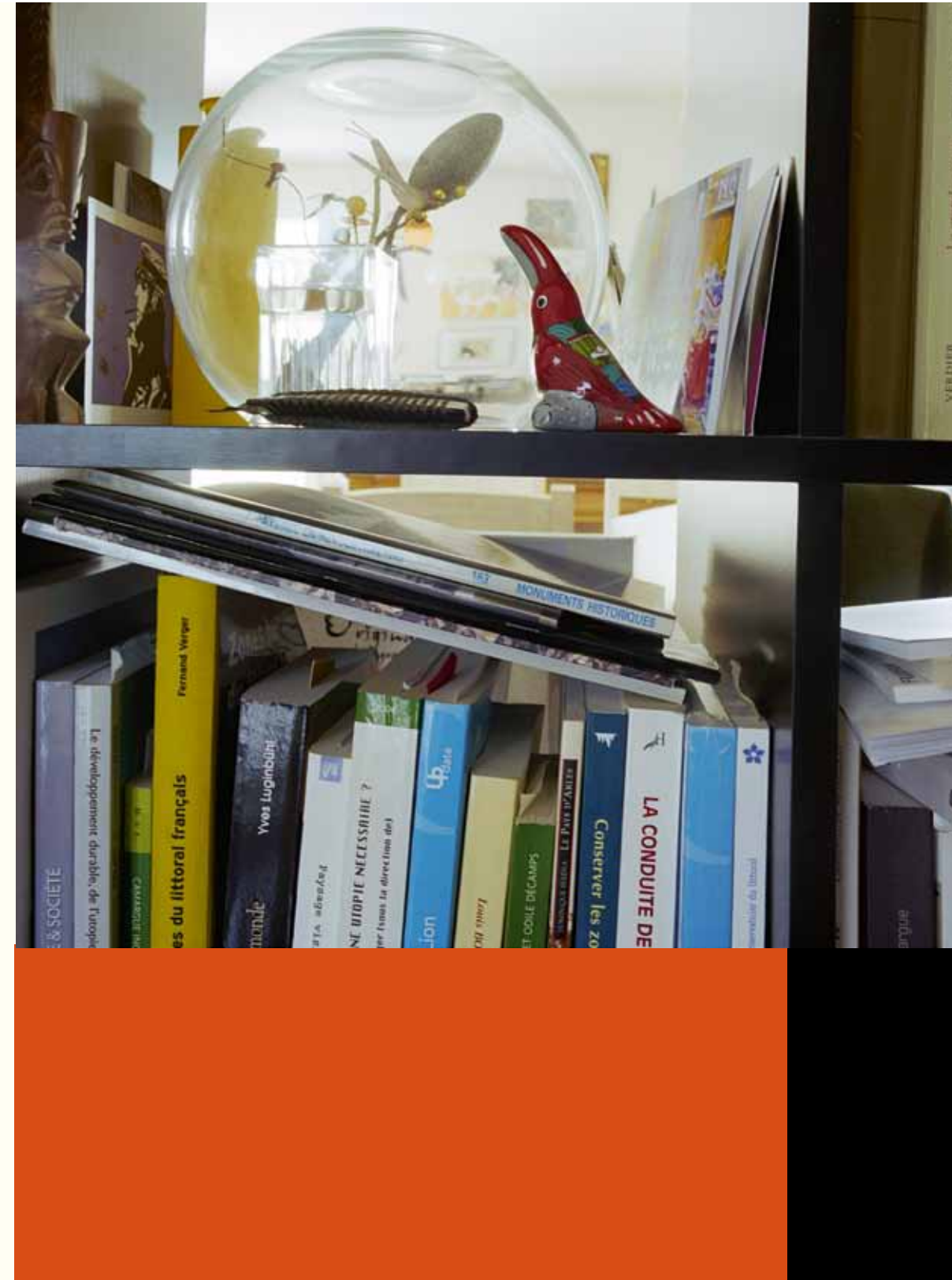
Une visite sur la page personnelle de l'acteur m'apprend en allemand que Pierre Brice est né en 1929 à Brest ; et c'est aujourd'hui son anniversaire ! Un article dans la *Westdeutsche Allgemeine Zeitung* : 6. Februar 2014 : «Deutschlands Lieblingsindianer wird heute 85 Jahre» (L'Indien chéri des Allemands fête ses 85 ans aujourd'hui.)

CAMARGUE

>>>> Je discute avec une acupunctrice des marques laissées sur mes jambes par des piqûres de moustiques. De son côté, elle a plutôt constaté une diminution du nombre de moustiques cette année. Un lâcher massif de libellules serait la cause de cette baisse.

Et en effet, l'été 2015 est un été à libellules. Aucun lâcher n'en serait la cause, c'est tout simplement une année à libellules comme il peut y en avoir à abricots ou à champignons. J'ai maintes occasions de les observer quand l'une d'elles se pose sur la rambarde du balcon. Je remarque que la libellule aime revenir à la même place. Elle se pose, rabat ses ailes en avant comme pour détendre les attaches et faire luire les facettes des quatre ailes, tel un vitrail traversé de soleil. Elle reste ainsi immobile pendant de longues minutes, puis s'envole brusquement. Elle revient quelques secondes plus tard et se pose exactement au même endroit. Rien ne me permet de comprendre son choix : un bout de métal au troisième étage d'un immeuble qui n'est pas particulièrement fleuri. Nous n'avons pas de chat et peut-être que cela représente une tranquillité pour l'esprit de la libellule.

Dans la culture japonaise, la libellule porte chance et symbolise la joie et une nouvelle lumière. Selon une légende, l'empereur Jinmu (771-585 av. J.-C.) aurait donné le nom d'île aux libellules au Japon en regardant – je me demande comment – l'archipel. Les Amérindiens voient en elles les âmes des défunts et dans certaines cultures, elles sont associées aux mondes des rêves et au subconscient. La libellule, l'être du vent, symbolise aussi le monde des illusions par la brillance de ses ailes et la rapidité de ses déplacements.



GARDO COZARINSKY
DENTLER

LET



SERIGNAN

>>> Pour Ernst Jünger, la beauté des insectes ne cesse de faire rêver à d'autres beautés plus parfaites encore. Il voit à travers la perfection du microcosme le macrocosme s'exprimer. Sa passion pour les scarabées pouvait absorber son être tout entier pendant des heures.

Au gré des pages de *Subtile Jagden* (Chasses subtiles), je trouve :

« Ce n'est sans doute nullement par hasard que tout ce qui nous enchaîne au souci temporel se détache de nous avec tant de force, dès que le regard se tourne vers les fleurs, les arbres et se laisse captiver par leur magie. »

« J'exerce la chasse comme un chasseur sauvage comme s'appelaient les tous premiers chasseurs du monde : on capture des spécimens de substance magique dans lesquels, des décades plus tard, reflamboie un paysage dans tous ses détails, tout comme si on le voyait dans un cristal. La science avec sa nomenclature n'est qu'un encadrement. »

« Quel orfèvre pourrait reproduire les éclats d'or, d'azur et de feu d'un *Polybothris sumptuosa*, bupreste de Madagascar ou d'un *Mégaloantha*, son frère indonésien, qui l'égale en beauté, et que les filles de Java, après avoir passé autour des pattes un fil de métal, portent comme un diadème d'émeraude dans leurs cheveux ? »

Le texte des *Chasses subtiles* ne cesse de louer les écrits – *Souvenirs entomologiques* en dix volumes – du naturaliste français Jean-Henri Fabre (1823-1915). Sa collection d'insectes et le jardin botanique de sa maison à Sérignan sont aujourd'hui ouverts au public.

Photographie de François Lagarde, 1979



PORT-SAINT-LOUIS

>>> Les plages de Camargue sont toujours des destinations à discuter parce que chaque plage a ses atouts. Plus de 80 kilomètres de côte sableuse entre Port-Saint-Louis et La Grande-Motte permettent d'affiner notre choix. Certains ont une préférence inconditionnelle pour le Grand-Radeau : une fine langue de sable touchant la Petite Camargue. Son accès est réglementé par la commune des Saintes-Maries-de-la-Mer et demande trois quarts d'heure de marche. D'autres choisissent les plages du centre-ville des Saintes, malgré l'affluence touristique parce qu'elles sont les plus proches d'Arles. Beauduc reste une destination teintée d'aventure : une piste accidentée sur plusieurs kilomètres, et la morphologie mouvante des plages au gré des pluies et des marées demandent une certaine dextérité au volant. Plus simple d'accès, la plage de Piémanson à Salin-de-Giraud.

Nous fréquentons volontiers la plage Napoléon à Port-Saint-Louis. Cette attirance a grandi au fil des années, elle s'est accompagnée d'une curiosité pour la ville elle-même. Le Rhône prend fin ici, ce qui ajoute de l'attrait à la ville, mais, en premier lieu, j'aime la route qui y mène depuis Arles.

Dans une première partie, elle est de plain-pied avec les terres travaillées : plantations de riz et champs de maïs, de tournesol ou de blé selon les années. Grâce aux peupliers, l'horizontalité n'est jamais vertigineuse et le à perte de vue ne s'installe pas. Les baies vitrées d'un garage en bord de route à Mas-Thibert, quelques bâtisses, une église, et c'est reparti pour les champs. Un troupeau de moutons sur ma droite, je vois plusieurs aigrettes sur leurs dos : je me demande quelle sorte de nourriture elles y trouvent ? Ou serait-ce pour quelques minutes de confort avec un tapis sous les pattes ? J'aime conduire sur cette route que je trouve apaisante : une chose vient après l'autre dans le champ de vision du pare-brise, tout se déroule sans saturation visuelle : une rangée de peupliers, un champ, une maison en pierre, des haies, d'autres peupliers, d'autres champs. Au passage de la voiture, un héron cendré prend un envol vertical depuis le fossé.

Approchant le domaine de Boisviel, les haies et les arbres se densifient et les vignes succèdent au riz. Je compte deux ou trois vignobles, un arrêt de bus et une poignée de maisons avant que, d'une façon assez abrupte, le paysage prenne le large. À l'horizon, les cheminées et les cuves de Fos-sur-Mer, plus près, une rangée d'éoliennes – j'en compte vingt-cinq – et ici et là, un cheval. La présence de l'animal au milieu de terres ni vraiment agricoles ni vraiment industrielles me paraît anachronique, et je me demande s'il ne s'agit pas de la persistance d'une image ?

Puis, la route devient large, les maisons plus carrées et les choses semblent parfaitement en ordre. Rouler dans la longue allée de pins parasols en direction du centre-ville donne le sentiment d'être comme attendu à Port-Saint-Louis. Peut-être qu'une volonté de faire ville m'est perceptible. Non que Port-Saint-Louis serait le fruit d'un projet urbain d'envergure comme Le Havre par exemple, mais je lui trouve un certain esprit : l'architecture dénuée d'ornements des années 1950 et 1960, les espaces verts équipés d'une fontaine proprement dessinée. Au terme de l'allée de pins le port aéré sans guère d'activité.

Encore sept kilomètres pour se baigner. Sur la plage, pas de tromperie, nous sommes entre le delta de sable et une industrie lourde, et ça se voit ! La plage est paisible et immense.

Au retour, nous faisons halte au Pourquoi pas : quelques tables entre le Rhône et la route, des Belges qui se sont installés là et qui font les frites à merveille !



TABLE

>>> Une recette de Jean-Paul Curnier

«Les missounenques. On les voit facilement. À partir de juin, ils forment des espèces de colonnes blanches le long des tiges de fenouil. On en voit par millions au mois d'août. Ils se cuisinent aussi et se mangent ; en salade, plutôt tièdes ou froids. L'usage pour les ramasser est le suivant : on recueille toute la colonie sur une tige, on trie pour ne garder que les plus gros et on rejette le reste sur place. Il faut compter environ trente missounenques par personne ou plus si c'est pour un apéritif l'été, avec du vin blanc ou rosé glacé, et que vous n'êtes pas trop pressés.

On les laisse moins jeûner, une journée suffit et sans bouquet de thym. On les lave et on les met à cuire vivants dans de l'eau salée et poivrée avec un gros oignon piqué de trois clous de girofle et un bouquet de fenouil, une heure trente environ.

Après les avoir laissés égoutter et refroidir, on les mélange dans un plat creux à une sauce de salade faite d'huile d'olive, d'une cuillère à soupe de moutarde fine, de quatre gousses d'ail finement hachées, une cuillère à soupe de vinaigre de vin, du sel du poivre et persil plat haché.

Avec du vin blanc sec, du rosé frais ou même du pastis si l'occasion se présente de la sorte.»



CHAPELLE DU MEJAN / LUNEL

>>> Le cours heureux des choses fait qu'au moment de mes recherches sur le séjour d'Ernst Jünger en Camargue, les peintures de Jean Hugo sont présentées à la chapelle du Méjan à Arles. Ses Carnets 1946-1984, publiés par Actes Sud, sont présentés pour l'occasion.

Je parcours le volume et cherche l'année 1983, l'année qui précède le décès du peintre-écrivain. Je repense à la photographie de la barque et compte tenu de la légèreté des vêtements portés par les hommes, l'excursion a dû se faire un mois d'été. Et voici :

« 23 VII. 83

Jünger, beau visage, cheveux blancs, vêtements de toile bleu ciel. Il parle difficilement le français. J'ai hasardé quelques noms. Cocteau, Jouhandeau, Pompet, Morand, Mme Bousquet. Cela n'a rien donné. Il ne s'est intéressé qu'à ma collection de papillons. Mme Lillelotte, sa seconde épouse, a adoré les fleurs du jardin, avec Lauretta. Les photographes comme des mouches. »

Ernst Jünger et sa femme Liselotte (et non Lillelotte) ont donc rendu visite à Jean Hugo à Lunel lors de leur séjour dans le Midi. Le ton du journal ne laisse pas sentir une amitié bien profonde entre les deux hommes.

Je me demande ce que peut signifier la remarque « les photographes comme des mouches » ? Faut-il entendre que plusieurs photographes étaient présents pendant la visite ? Il existerait donc des images de la tentative de conversation entre Hugo et Jünger, de Jünger intéressé par les papillons, de Liselotte adorant les fleurs du jardin ?

Jean-Marc Andrieu m'apportera la réponse à propos du photographe de la barque en Camargue :

« Mais c'est François Lagarde qui était de la partie et a fait la photo de Toni et de Ernst Jünger. D'ailleurs, je pense que c'est par lui qu'Ernst Jünger a rencontré Toni Grand. Ils étaient bons amis et François Lagarde a fait des photographies chez Toni plusieurs années de suite. »

MONTPELLIER / AGADIR / WILFINGEN

>>> Quand je sonne à la porte d'un immeuble près de la gare de Montpellier, François Lagarde m'invite à entrer avec un grand et généreux sourire. Nous montons à l'étage.

Oui, c'est bien lui qui a pris la photographie de Toni Grand et de Ernst Jünger dans la barque en Camargue en 1983 !

« J'ai connu Jünger en 1977 après avoir lu son œuvre ; je photographiais les personnes dont j'aimais les livres, dit-il, et nous voilà plongés sans détours dans l'univers de l'écrivain allemand. Connaissant mon désir de rencontrer Jünger, l'éditeur Christian Bourgois a rendu possible la première rencontre. Il me proposait de rejoindre une équipe de tournage qui se trouvait alors au Maroc, à Agadir précisément. J'ai pris immédiatement l'avion et j'ai suivi ce tournage orchestré par TF1, qui se terminait à Wilfingen en Allemagne dans l'appartement de Jünger.

J'étais surpris de la présence des photographies dans cette maison. Je les trouvais d'une grande qualité.

Cette rencontre est devenue une amitié et je suis allé tous les ans à Wilfingen. J'avais une petite maison d'édition à l'époque et un jour, j'ai proposé à Ernst Jünger de composer une photo-biographie. À ma grande joie, lui et son épouse Liselotte m'ont offert le libre accès aux archives photographiques. Quelle belle promenade dans le temps j'ai pu faire ! » Un chat ronronne sur le canapé aux côtés de François. « Ce chat, il a vu tous ces grands hommes, il est content.

Quand j'ai terminé l'album, Ernst Jünger a accepté de venir à Montpellier pour en accompagner la sortie. Je me suis dépêché de contacter le directeur de la Maison de Heidelberg, qui a informé le maire de la venue de l'écrivain. Bref, c'est à cette occasion que Jünger a été nommé Citoyen d'Honneur de la ville de Montpellier en 1983.

Je me suis demandé ce que je pouvais offrir à Ernst Jünger pendant son séjour dans le Midi. Bien sûr, je connaissais sa passion pour les insectes. Je l'avais remarqué dès la première rencontre à Agadir : quand il arrivait quelque part, il allait en premier et sans détour aux endroits où il soupçonnait des trésors et auxquels personne d'autre ne s'intéressait : comme, par exemple, les regards des piscines. La première chose qu'il

faisait arrivé dans un hôtel, il ouvrait le regard sachant que là étaient aspirés les insectes tombés dans l'eau !

Ernst Jünger est un entomologiste reconnu par les spécialistes du monde entier. D'ailleurs, un papillon du Pakistan porte son nom, le *Trachydora jungeri*.

J'ai alors appelé Toni Grand pour lui demander si c'était possible d'organiser une chasse subtile au Mas des Bruns, qui se trouve en Camargue entre Arles et les Saintes-Maries-de-la-Mer, et Toni a immédiatement accepté !

Ce mas, qui appartenait alors à son père, est un endroit incroyable avec la manade, les taureaux, une immense propriété qui s'étend jusqu'à la mer, c'est magnifique. »

En 1921, la famille Grand avait acheté le Mas des Bruns en Camargue, mais la guerre mit un frein à l'entreprise de manade, qui ne reprendra les ferrades qu'en 1945. À partir de 1956, Maurice Grand prend la direction de la manade, aidé de ses trois fils : Antoine, Marcel et Jean-Marc. Au fil des années, Antoine et Marcel se retirent de la manade et quand le père Maurice prend sa retraite, c'est son fils Jean-Marc qui prend la direction.

<http://loucarmen.com/manades/manade-grand>

« C'est donc lors de cette journée que Toni Grand et Ernst Jünger ont embarqué sur les étangs du domaine pour une chasse aux coléoptères. Je les avais photographiés depuis le bord.

À la fin de son séjour, avant de partir, Ernst Jünger m'a dit qu'il continuait son voyage vers Bâle pour rendre visite à son ami Albert Hofmann. Je lui ai fait part de mon désir de rencontrer son ami renommé pour avoir inventé le LSD. Vœu qui s'est réalisé par la suite. »

François clôt cette conversation : « Ce que j'admire chez Jünger, c'est qu'il n'avait aucune attitude de classe, il n'avait aucune peur de l'autre. »

Je fais deux photographies dans le salon, puis François m'accompagne à la porte tout en m'expliquant le chemin en direction du musée Fabre. Seul le chat n'a pas bougé.

Pour ma part, je me dépêche d'aller saluer la fameuse peinture de Gustave Courbet.



PLACE DU FORUM

>>>> Dimanche et dernier jour des Rencontres de la photographie, je suis assise au comptoir du Tambourin d'où je vois la terrasse du café voisin et la rue.

Des photographes passent par petits groupes en tirant leur valise à roulettes. Le passage se fait pénible au coin du café Van Gogh : un groupe de touristes asiatiques encercle la stèle dédiée à la peinture de Vincent Van Gogh Terrasse du café, la nuit. Ils sont plusieurs à prendre la reproduction en céramique dans les bras et à se photographier à tour de rôle dans l'axe de la terrasse Le support en béton est poli comme le sont les pieds de la Pièta à Rome.

La marquise du café répand une teinte soufre pâle sur sa clientèle, ici et là des appareils photo noirs sur les tables comme des insectes dans un champ de tournesol. Un dalmatien est assis sur une chaise, il est beau et il le sait.

Quatre photographes scindent le groupe de touristes asiatiques en deux pour avancer avec leurs valises. À la terrasse du Tambourin, l'ambiance est différente : un homme lit en fumant, un autre homme plus en retrait ne cesse d'écrire. Au comptoir, un couple parle anglais. Le serveur et ancien torero réceptionne la commande : «OK, one noisette and one coffee.»

Un peu plus loin, un homme parle anglais avec un fort accent allemand à deux photographes coréens avec l'appareil en bandoulière : «Have a good trip back and don't forget to send me your work. I want all your work, all the pictures, I collect them, I keep everything, I work for the posterity.» Les deux photographes l'écoutent stupéfaits.

Je ne suis pas sûre qu'ils aient compris le sens du propos.

Est-ce un hasard que les deux cafés aux ambiances si différentes partagent un lien par le peintre ? En 1887, Vincent Van Gogh a une relation amoureuse avec Agostina Segatori, Italienne, ancien mannequin et tenancière du café Tambourin situé au 62 boulevard de Clichy à Paris. De nombreux peintres fréquentent alors ce café et leurs œuvres y sont exposées. Van Gogh y aurait peint une fresque.



Pendant la feria, Le Tambourin à Arles est fréquenté par les aficionados et c'est là où le monde taurin se donne rendez-vous pour boire du pastis et célébrer la bravoure des toros et des toréros.

ROUTE DES SAINTES / LE MAS DE BARBENTANE

>>> Manon Dervieux est ostéopathe animalier, je l'accompagne dans un mas sur la route des Saintes où les propriétaires l'attendent pour soigner un cheval et deux chiens.

«J'ai grandi dans un mas à Barbentane qui appartenait à mon grand-père, et si j'y repense aujourd'hui, la plus belle période de mon enfance est liée à cet endroit. J'ai mangé des pommes dans le verger du voisin et je m'occupais des chiens errants, je leur enlevais les tiques et je les soignais au grand désespoir de mes parents. Mais depuis toute petite, ma passion est vouée aux chevaux» raconte Manon.



À notre arrivée devant la propriété, un portail glissant dégage la vue sur un parc soigné. Deux paons picotent sur un gazon vert sans taches. Manon engage la voiture jusqu'à la maison.

«Allons voir Tamaris en premier. Ce cheval Camargue a été un cheval de promenade comme on peut en voir des centaines le long des routes touristiques. Un beau jour, il a mis son cavalier à terre. À son troisième refus de porter un vacancier sur son dos, il a été chassé dans les marais en attendant le chemin vers l'abattoir. C'est là que je l'ai récupéré» explique l'homme qui nous attend dehors.

Manon s'approche doucement du cheval tout en lui parlant. Elle le regarde marcher. Tamaris semble approuver la présence de la jeune femme qui l'ausculte maintenant. J'observe que le cheval éprouve du plaisir pendant que les mains parcourent son corps de la tête aux sabots. Il ferme les yeux. Une heure durant, Manon manipule toutes les articulations, les vertèbres, le crâne, le ventre. Elle termine par : «Cela suffit pour aujourd'hui, je crois qu'il veut retourner au foin !» Puis elle s'adresse au propriétaire : «Ce cheval a dit stop au bon moment, porter et les sorties lui faisaient mal et il a montré qu'il n'en pouvait plus, qu'il avait tout donné. Il a de l'arthrose un peu partout et il a un cale osseux sur une vertèbre dorsale, une selle et un cavalier devaient le faire souffrir. Il a d'ailleurs très bon caractère, et pour jeter à terre son cavalier, c'était certainement pas par méchanceté mais par souffrance !»

Manon quitte l'enclos laissant Tamaris avec son camarade, un autre Camargue. Je les quitte et pars à la recherche des paons.

Sur le chemin du retour, Manon continue à me parler du cheval : «Sous mes mains, j'ai vraiment senti que ce cheval a vécu des choses. Il est regrettable de faire marcher ces chevaux de promenade jusqu'à un âge avancé : Tamaris a certainement plus de 20 ans et c'est normal qu'il soit fatigué, qu'il ait besoin de repos.»

GRIMAUD / CIMETIERE CENTRAL D'ARLES / PLAN DU BOURG

>>> « Est-ce que vous avez été un homme de nature ? À aimer rester dans la nature, à la regarder ?

– Oh, je crois que je ne vois pas grand-chose. Je vois... (un long silence). Je vois vraiment peu.

– C'est curieux pour un peintre de dire : je vois peu.

– Non, c'est pas... (silence) C'est que le réel m'intéresse très peu. Ça n'a presque pas d'importance. Seulement je me trouve bien ou pas bien. Ici, je me sens bien parce qu'il y a quelque chose qui vous calme, surtout il n'y a pas de bruit. Le bruit me fait terriblement souffrir. Et puis, évidemment je...; j'ai fait un tel effort dans ma peinture. Au fond c'est un effort vers l'invisible qui ne me quitte jamais et seulement le tableau me fait voir. C'est le moment où on vit, vous voyez ? (silence)

À un tel point que le tableau qui voit a vraiment fini de vider.

On a pas besoin de refaire un autre tableau, ça peut durer des mois avant que l'on a à nouveau besoin. C'est comme ça que j'arrive à faire parfois un seul tableau... (silence) qui me fait vivre., je n'ai qu'à y penser et je suis un homme qui vit.

On joue un peu sa vie, hein ? Avec la peinture...»

Un journaliste de France 2 s'entretenait avec Bram Van Velde le 7 octobre 1980 dans le jardin de la maison de vacances de Jacques Putman à Grimaud.

Je suis profondément touchée par le sourire délicieux de cet homme. Je vois un sourire suspendu, non pas un sourire qui serait le miroir d'une pensée et encore moins un sourire qui nous serait adressé. Le sourire d'un homme naviguant entre profondeur et légèreté, entre lumière et ombre, et qui esquisse que vivre dans l'acceptation des contraires est difficile mais rend heureux. Que l'art peut cela.

Dans la peinture de Bram Van Velde tout résonne, se chevauche, s'entremêle et se mêle parfois : ici un rouge se fait déborder par un rose, là les coulures d'une zone noire couvrent un encart de vert. Certains traits séparent, d'autres unissent, guident ou accompagnent les couleurs entre elles.

Le mouvement de certaines peintures me fait penser à des vues aériennes de la Camargue : l'agencement des salins, des retenues d'eau, des rizières ou encore des plages de sable. Du rouge, du vert, du brun, du beige, du blanc.

«Le plus difficile, c'est de ne pas vouloir. [...] Ce qu'il faut, c'est se laisser dominer.» peut-on lire dans le catalogue édité par Maeght en 1975. Cette considération pour l'acte de peindre est tout aussi pertinente pour la photographie : suivre une intuition, apprendre à voir sans vouloir une image.

Je me rends au cimetière central d'Arles où se trouve la tombe du peintre. Quand Bram Van Velde décède à Grimaud en 1981, son ami et mécène l'éditeur et critique d'art Jacques Putman le fait enterrer à Arles où il habite. En 1994, ce dernier est enterré auprès du peintre.

La loge du gardien est vide à cette heure, et je pars au hasard des allées et des noms : Montagne, Cordero, Frustié, Fanton, Jung, Mayon, Parlanti, Agard, Viala, Piquet, Elzière, Razeau, Chabaud, Serre, Grand, Brest, Commune, les noms sonnent comme autant de rochers et d'arbres de ce pays. Nous sommes au mois d'août et ni les cyprès ni les pierres tombales ne me proposent de l'ombre. J'ai l'impression de picorer dans un jardin de noms et de pierres et j'abandonne au bout d'une bonne heure sans avoir trouvé la tombe de Bram Van Velde et de Jacques Putman.

À l'entrée du cimetière, une dame se tient près de la loge.

«La gardienne arrive dans un quart d'heure, elle est toujours en avance.» La dame m'invite à l'attendre avec elle sur un banc. «Ce n'est pas facile de trouver une tombe» me dit-elle. «Vous cherchez la tombe d'un peintre ? Il y a eu beaucoup de peintres à Arles. Moi, j'aime la peinture. Comme Van Gogh, c'était un bon peintre. Ma mère l'a connu. Elle me racontait qu'il venait peindre les rizières et les mas sur la route de Port-Saint-Louis. Ma mère habitait au Plan de Bourg. Elle lui avait parlé, mais il ne répondait pas, enfin elle était jeune.

Moi, j'aurais aimé devenir architecte, j'aime les vieilles pierres et les belles constructions. Mais ce n'était pas possible, mes parents n'avaient

pas de sous, alors j'ai un peu aimé le travail dans les champs et j'ai foncé. Comme je ne pouvais pas faire architecte, au moins j'ai fait quelque chose qui me plaisait.»

À ma question quel type de travail elle faisait, elle poursuit : «Tout, on faisait tout ce qu'il y avait à faire : dans les rizières on plantait le riz, après on le récoltait, mais aussi les épinards et les betteraves, les sarments de vignes et les vendanges. L'hiver on faisait de la taille des vignes et des arbres fruitiers. J'adorais mon travail, on était une belle équipe. Je crois que ça a changé aujourd'hui. Mais enfin, j'aurais bien aimé faire la première chose que je voulais, être architecte.»

Elle prend un mouchoir en papier dans son panier, une montre d'homme y est soigneusement enroulée. «Il est deux heures, ce n'est pas normal qu'elle ne soit pas encore là, il doit y avoir un problème de circulation sur la route. Elle vient de Vauvert.»

Puis, arrive une femme souriante : «Tu ne t'es pas inquiétée ? J'ai dû faire un énorme détour à cause d'un accident de la route.» Les deux femmes s'embrassent chaleureusement.

«Je peux vous renseigner ? Venez, je m'installe et on verra.»

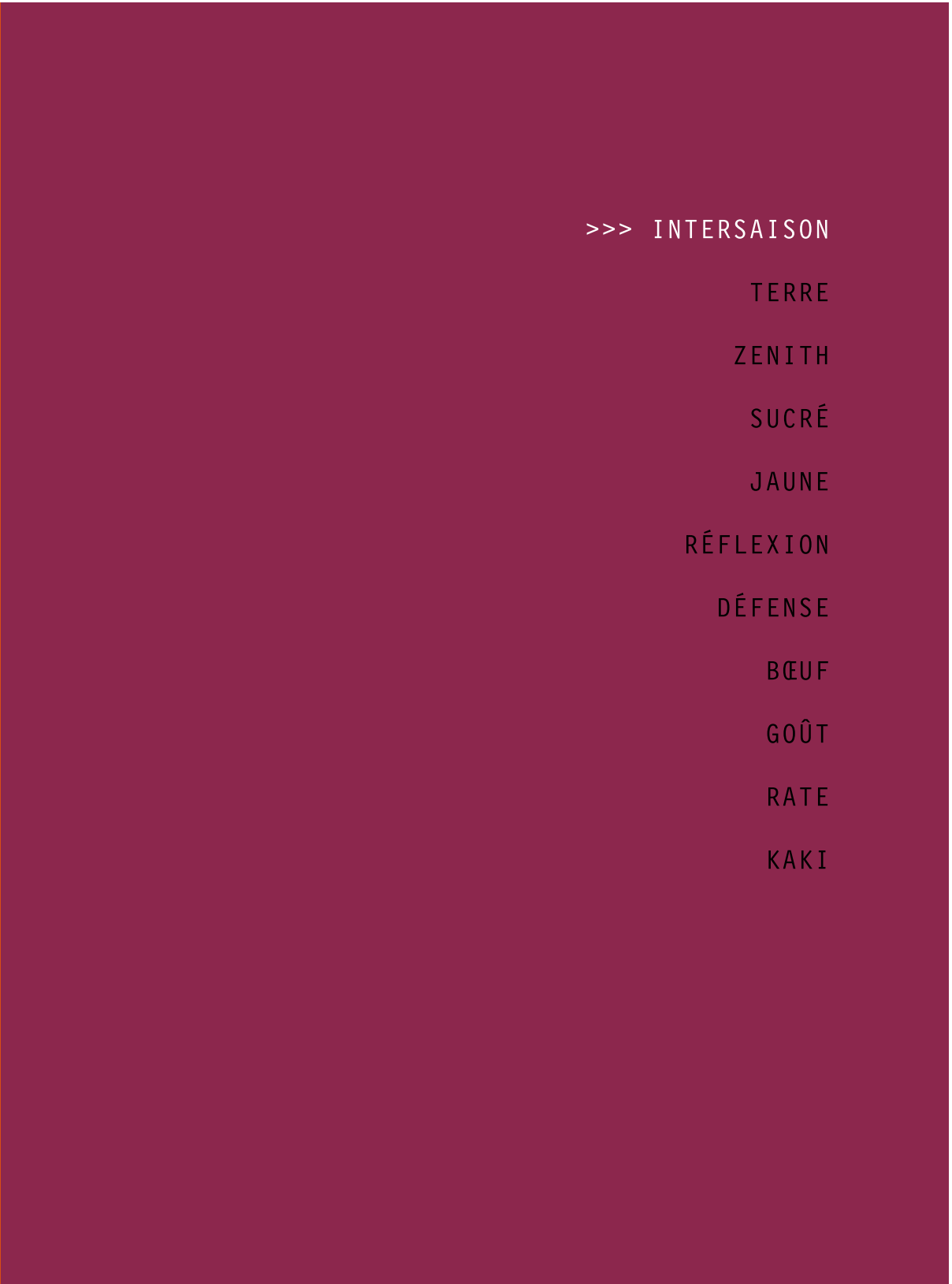
Ah, la tombe du peintre, ça alors ! Depuis qu'un couple de Paris est venu la demander, et que nous l'avons cherchée à l'aide d'une photo qu'ils avaient apportée, les demandes se font plus nombreuses. Allez, je vous y emmène. Il n'y a pas longtemps est venu un Hollandais en vélo pour la voir, incroyable, en vélo jusqu'ici ! Et un couple de Canadiens aussi.

J'ai regardé un peu sur internet et en effet le peintre est célèbre, il a fait des belles choses. Nous y sommes, c'est une tombe très simple et si on ne le sait pas, on ne peut pas la trouver. Je vous laisse, à tout à l'heure.»

Silence.

Nous sommes le 15 août, le soleil est au zénith, je pose un merci sur la pierre grise.





>>> INTERSAISON

TERRE

ZENITH

SUCRÉ

JAUNE

RÉFLEXION

DÉFENSE

BŒUF

GOÛT

RATE

KAKI

CAMPAGNE ALSACE / BAC DU SAUVAGE

Les terres : bois, digue, montille, pointe, pas, radeau, presqu'île, dune, pont, port, plaine, plateau, jasse, pinède, lisière, draille

Campagne Alsace
Bois des Rièges
Bois d'Arzécat
Le Bois du Cays
La Pinède du Juge
Montille du Babi
Pointe de la Dame
Pointe de Mouillot
Pointe des Violons
Pointe de Carrelet
Pas du Renard
Pas de Nègue-Biou

Radeau des Deux-Pins
Radeau Long-du-Terme
Radeau des Aubes
Le Grand Radeau
Presqu'île de Mornès
Digue des Toscans
Digue du Pont-de-Cayenne
Plaine de Saint-Jean
Plateau du Mas de l'Ange
Dune de Charles
Longue Dune
Dune de la Foux-Vieille
Jasse Noire
Pont des Cinq-Gorges

Les habitations : mas, château, case, manade, cabane, pavillon de chasse, bergerie

Mas de Jeanjean
Mas de l'Ange-du-Vaccarès
Mas du Carrelet
Case Brune
Mas des Bruns
Mas du Peintre

Ancienne Gare de Bouchaud

Port Dromar
Pont des Ivrognes
Pont des Éventails
Bac du Sauvage



ARLES / MADRID

>>> Pour trouver le torero Juan Bautista, il faut quitter la ville, longer les champs et traverser des canaux. Devant la propriété, deux chevaux blancs hennissent et le chien me suit jusqu'au seuil de la porte.

Je suis accueillie par un chaleureux sourire de Juan Bautista qui a préparé ma venue : « je vous ai sorti deux costumes que je pose sur le canapé, vous les arrangez comme vous voulez. Celui sur le cintre est facile à bouger, puis il y a un quatrième dans la vitrine, cela suffira ? J'ai quelques coups de téléphone à donner, je reviens dans un moment. »

Je souhaite photographier le costume vert brodé d'or porté pendant la corrida goyescue du 13 septembre 2014. Ce jour-là, Juan Bautista a toréé seul six toros pour célébrer ses 15 ans d'alternative. Je ne parviens ni à me représenter ni à imaginer quelle peut être l'émotion d'un homme dans une arène avec un taureau. Mais je comprends que toréer six toros dans une même corrida demande un effort indicible. Je me souviens de cette corrida comme d'un moment dense et heureux.

Je déplace le pied métallique du cintre en direction de la fenêtre, veste et culotte sont doucement balancées. Je vois dans le vert de l'étoffe des ondulations d'herbes partiellement couvertes d'ornements : on dirait de l'or sur un champ de riz qui lève. Serait-ce une évocation du paysage natal et une allusion à la feria du riz ?

Je contourne l'habit, faut-il le photographier de dos ou de face ? J'opte pour la face, histoire de ne pas indiquer le toro, le combat, et je choisis de rester devant l'homme, de porter sa fierté face au public. Je termine avec une ou deux vues du costume dans la vitrine.

Juan Bautista revient : « Ça marche ? » Son épouse est venue l'aider à envelopper les costumes restés sur le canapé dans une housse en tissu.

Nous nous y asseyons ensuite :

« La commande de nouveaux costumes se fait toujours en fin de saison, vers octobre. Les miens sont faits sur mesure à Madrid où il existe quatre ou cinq tailleurs taurins. Il n'en existe qu'un seul à Séville et aucun en France à ma connaissance. Je définis une gamme de couleur pour l'année

que je décline ensuite pour chaque corrida de la saison. Un costume peut être porté pour plusieurs corridas, mais le vert de la corrida goyescue n'a servi qu'une fois ; je ne le porterai plus jamais. » Je lui demande s'il a une préférence pour certaines couleurs : « Je les aime toutes, mais le jaune est la couleur taboue dans la tauromachie. Si vous voyez un torero porter du jaune dans l'arène, c'est un geste de provocation !

La Camargue est l'endroit où je me sens bien, j'habite la campagne où j'ai passé toute mon enfance, et je ne l'ai jamais quittée. Mon métier me fait partir, mais je fais du sport ici et la préparation aux corridas se fait chez des éleveurs d'ici. La vie de torero n'est pas urbaine, elle se passe à la campagne. »

La corrida forme un pont entre la Camargue et l'Espagne et même l'Amérique du Sud. Cette passion partagée se ressent aussi dans ces terres pauvres destinées à l'élevage de taureaux de combat et qui modèlent le paysage.

Nous nous saluons pendant que Louis, son fils de dix mois, dort tranquillement dans un transat au milieu du salon.

PORTAGNEL / VIC

>>> Je pars en direction du quartier Portagnel et rends visite à une amie. En buvant un café, nous parlons d'une peinture qu'elle est en train de faire. Quand Aïcha Bendafi parle de sa peinture, elle a les yeux qui brillent. Elle aime penser que la peinture est une sorte de voile qui se lèverait sur le visible, et je comprends que pour Aïcha la peinture ne représente rien, mais qu'elle appelle quelque chose.

«En ce moment, je peins un Christ en croix, enfin j'essaie. Tu veux voir?»
On monte un escalier qui mène à l'atelier. Son Christ me paraît digne et beau, il se détache sur un fond rose.

«Je le veux avec un vrai corps, presque sensuel, je ne veux pas lui donner un corps de souffrant» explique-t-elle. Les sculptures romanes du musée de Vic en Catalogne me viennent à l'esprit. Je me souviens d'un Christ en croix habillé d'une tunique d'un bleu profond. Nous en cherchons l'image sur le site du musée et nous trouvons plusieurs Christ d'une sérénité émouvante et des Marie tout aussi admirables. Aïcha est enthousiaste : «Ah oui, cela m'intéresse, des peintures avec le corps du Christ plus charnel, c'est cela que je voudrais!»

QUARTIER MONPLAISIR / CHINE / JAPON

>>> Yvette, une voisine du quartier, passe des heures dans son jardin : morceaux de roche choisis, figurines en porcelaine et coquillages ornent des espaces fleuris délimités par des pierres.

«Regardez ce morceau de roche, il ressemble à une tête, il vient de l'Ardèche où j'ai vécu avant de m'installer ici avec mon mari. Mon mari travaillait aux Papeteries Étienne, vous voyez, celles qui ont fermé. J'aime décorer mon jardin, que tout soit bien propre et joli. C'est ma fille qui me descend les pierres de l'Ardèche ; ma fille travaille au cimetière d'Arles.» Yvette raconte des histoires liées aux différentes figurines qui occupent la place centrale des petits arrangements.

«J'ai beaucoup de travail avant l'hiver et ce plaqueminier m'ennuie beaucoup avec ses fruits qui tombent et salissent tout.»

Nous admirons cet arbre dont les fruits dépassent le feuillage comme des lanternes.

«Vous en voulez ? Je n'aime pas ce fruit, je vous prépare une petite cagette si vous les aimez» propose-t-elle.

En Provence, le plaqueminier est un arbre courant. À partir du mois de novembre – après la chute du feuillage – les arbres illuminent le paysage par la couleur orange des fruits. Je les vois comme un geste amoureux de la nature offrant un dernier fruit avant l'hiver. Et quel fruit !

De nombreuses personnes ne mangent pas les kakis et les laissent se décomposer au sol. Ce rejet m'interroge, car il ne semble pas tenir seulement à une histoire de goût. Les sources sur internet ne sont pas très précises à propos de son histoire et je ne trouve aucune explication à cette réticence.

Une variété de Chine aurait été introduite en Italie par le prêtre jésuite Matteo Ricci au XVII^e siècle, alors qu'en France le kaki serait plutôt arrivé par le Japon un siècle plus tard. Une culture du fruit relativement tardive serait alors la source d'une réserve à son égard ? La pêche, également d'origine chinoise, est consommée en France depuis le VI^e siècle et la pomme depuis plus de 2000 ans !

Je découvre l'œuvre *Six kakis* peinte par le moine chinois Mou Qi au XIII^e siècle. Malgré des mauvaises reproductions sur l'écran, la peinture paraît sublime. Un dictionnaire des symboles mentionne : «Les célèbres kakis[...] sont une tentative pour exprimer l'inexprimable, la trace subtile de l'illumination.»

Elle se trouve dans un temple de Kyoto.

PLACE LAMARTINE / CHINE

>>> Juste avant de m'engager en direction du Rhône, une femme vient droit vers moi, probablement attirée par mon trépied sous le bras : « Ah, vous venez sûrement de prendre de très belles photos ce matin ! » Je n'ai pas le temps d'être surprise qu'elle poursuit : « Je suis passée au rond-point de Pont-de-Crau tout à l'heure, et près du pont il y avait des feuilles magnifiques, tout juste ouvertes et brillantes dans une lumière toute aussi naissante. Alors qu'une heure plus tard, au retour, une lumière violette couvrait ces mêmes feuilles, qui semblaient alors prêtes à l'envol. Je me suis dit qu'il y a là une merveilleuse occasion pour un photographe de saisir un événement de toute beauté à condition qu'il guette le bon moment pour capter la lumière. »

Je suis tiraillée entre encourager son enthousiasme pour une captation du merveilleux liée à la chance ou à la patience, et lui proposer que le moment merveilleux est à faire et non à attendre.

Son sourire espiègle me fait opter pour le faire. « Ah, bon point, je n'y avais pas pensé ! » s'exclame-t-elle, et nous nous souhaitons une journée merveilleuse.

Je poursuis mon chemin le long du Rhône pour un rendez-vous avec Han. Han est une étudiante chinoise inscrite en master pour la gestion de projets culturels.

Tout en faisant la cuisine, Han raconte qu'elle vient du Nord, de l'endroit qui tient dans l'aile du coq, si on se représente la Chine sous la forme de cet animal.

« Chez nous, on cuisine beaucoup avec de la sauce de soja, mais aussi du sucre. J'ai fait un poulet au Coca, ça se fait beaucoup chez des jeunes, la cuisine au Coca-Cola ! » Je la vois verser du sirop de cassis dans la sauce de la salade.

« Je suis partie de Chine parce que je voyais tout dans mon pays d'une façon négative. Je ne supportais plus comment le régime communiste exploite et détourne notre héritage traditionnel, sa façon de se mêler de tout, de tout vouloir diriger. J'ai grandi dans une petite ville comme Arles et j'avais envie d'en fuir pour quelque chose d'autre. Évidemment, quand je suis arrivée en France c'était complètement différent de ce



que j'avais imaginé. Mes images de la France et des Français étaient forgées par des films : des personnes bien habillées, un peu désuètes, mais toujours élégantes. J'ai dû constater par la suite qu'aujourd'hui les jeunes gens sont habillés comme nous, à l'américaine : des jeans et des pulls. Je les trouve plutôt mal habillés d'ailleurs, la plupart ne font pas attention aux détails et n'accordent pas les choses entre elles. Le fait d'avoir rejeté ma propre culture me joue des tours maintenant que je vis à l'étranger. J'ai comme des trous, des manques de connaissances de ma propre culture ce qui ne me permet plus de la prendre comme point d'appui. Mes connaissances de la culture française n'étant pas encore assez solides, je vis cette situation comme si j'avais fait des trous dans mon identité. »



LUNEL / MANDUEL / MAILLANE

>>> Le message de Jean-Marc Andrieu *Je n'ai toujours pas rangé l'atelier, tu peux venir faire les photos me décide à aller à Manduel comme je me l'étais promis. Nous convenons du jour et Jean-Marc ajoute : « Tu verras une maison au coin de la rue Frédéric-Mistral et Victor-Hugo, avec des volets bleus pâlis par le soleil, c'est là que j'habite. Mon camion est garé devant, tu ne peux pas la rater. »*

Tout en roulant, ces noms de rues me font penser aux artistes qui habitaient ces terres... Jean Hugo, l'arrière-petit-fils de Victor Hugo, habitait à Lunel qui se trouve à moins de 50 km de Manduel vers Montpellier. Peu avant Lunel se trouve Gallargues-le-Montueux, le village d'enfance de Toni Grand. Je pense à Frédéric Mistral qui est enterré au cimetière de Maillane à seulement 40 km dans la direction opposée et à Bram Van Velde à Arles.

Je me dis que la production des hommes nous guide dans la lecture des paysages. Leurs textes et leurs images sont autant d'ancres de notre mémoire, comme des barques chargées qui parfois lestent et parfois attisent nos pensées. Je me souviens d'avoir vu pour la première fois les congrès enrobés de Toni Grand dans les années 1980 ; je n'ai plus jamais regardé ce poisson sans penser à la luminosité entre liquide et solide qui émane des sculptures.

J'entre dans une demeure qui n'a plus rien de la maison de village provençal avec ses petites pièces réparties sur les étages et la parcimonie des entrées de lumière. Ici, de grandes ouvertures accueillent le jour et un puits part chercher un bout du ciel. Le revêtement du sol en pierres brossées bistre et vert fait œuvre à lui tout seul. Dans cette maison, matières, couleurs et objets sont réunis pour célébrer l'art et l'art de faire. « Tu vois, j'étais parti pour ranger mon atelier et en voyant d'anciens dessins, cela m'a donné des idées. J'ai pris le pinceau et j'ai passé la matinée à dessiner. Elles sont là. » Nous entrons dans l'atelier qu'une cour sépare de la partie habitation. Sept dessins à la gouache bleu outre-mer sont posés contre une rangée de manches à balai qui, à leur tour,



s'appuient sur un dessin de sphères, le tout reposant contre le mur où de nombreuses sculptures sont accrochées.

« C'est terrible, j'entre dans l'atelier pour faire le vide et je finis par faire du plein. Je ne m'en sors pas. »

Nous discutons de ce qu'est être artiste aujourd'hui, à l'âge que nous avons, avec notre expérience, dans une réalité économique toujours plus fragile et un marché qui a du mal à se détacher du moule des galeries et des foires.

« Tu veux choisir un dessin ? » propose Jean-Marc avant que nous ne nous quittions. Je choisis deux dessins : un de la matinée en bleu outre-mer et un autre plus ancien plus dans les rouges. Je suis heureuse d'un geste qui contribue à créer un peu de vide chez lui et à un plein de plaisir chez moi.

CERBÈRE / PORTBOU

>>> Dans un dernier virage menant à Cerbère, une pancarte en bord de route m'interpelle : « Halte à la fermeture du centre, le personnel en colère ».

Pendant une semaine, avec mon ami et son fils, nous allons prendre tous les bains de mer manqués depuis le début de l'été, visiter la Sagrada Familia à Barcelone, rendre hommage à Walter Benjamin de l'autre côté du col et, bien sûr, passer et repasser devant l'incroyable hôtel Le Belvédère du Rayon vert.

L'histoire de cet hôtel de style Art déco en forme de paquebot est étroitement liée à la gestion de la frontière entre la France et l'Espagne.

En tant qu'ultime étape, Cerbère possède une gare gigantesque inscrite dans une histoire de transit et de trafic de marchandises et de personnes. Les années fastes du Rayon vert, liées aux flux frontaliers, se terminèrent avec la guerre d'Espagne.

Nous profitons d'un après-midi couvert pour marcher le long de la roche brune et érodée jusqu'au centre hospitalier. La veille, une discussion dans un bar nous a renseignés sur la colère du personnel : « Ils veulent fermer l'hôpital et transférer l'équipement à Perpignan, alors que ça marche très bien ici. C'est insensé ! Comme si c'était pareil de guérir en ville et au milieu du plus beau paysage de la côte ! », le client ne cachait pas son irritation en parlant du projet de délocalisation.

Depuis le cercle destiné à l'atterrissage d'un hélicoptère, à deux pas de l'entrée principale du centre, la vue est en effet fantastique. Je repense aux paroles de l'homme du bar : bien évidemment, on devrait évaluer la qualité de l'environnement du malade comme facteur de guérison au même titre que les traitements, les médicaments et la bienveillance du personnel.

Dans cet hôpital spécialisé en rééducation et en convalescence, on prend soin des grands blessés de la vie : blessés de guerre ou d'attentat, victimes d'accidents de voiture et encore blessés par cornes de toro.

Dans le livre *Recouvre-le de lumière*, Alain Montcouquiol décrit la longue

rééducation de son frère Christian, le torero Nimeño II. C'est ici que Nimeño II, gravement blessé dans les arènes d'Arles le 10 septembre 1989, retrouve l'usage de ses jambes après des mois de paralysie. Alain Montcouquiol s'était installé à Cerbère et accompagna son frère dans ses efforts, ses tourments, mais surtout dans ses espoirs insensés de retourner dans l'arène, d'être à nouveau avec le toro. Je suis reconnaissante de ce que le frère, lui-même ancien toréro, ait su formuler en mots ce mouvement récurrent et irrésistible de l'homme toréro vers le toro, malgré la peur, malgré la mort toujours présente.

Nous qui nous en tenons loin ne pouvons connaître un tel mouvement. Plusieurs textes sur la tauromachie parlent de la capacité inouïe d'un corps de toréro à guérir d'une blessure par cornes.

La fin de Nimeño II est tragique parce qu'une reprise en main de la muleta n'était plus possible. Rien – ni sa famille ni ses amis, et encore moins le paysage splendide de la côte Vermeille – n'a pu consoler le toréro de ne plus se tourner vers le toro.

Une autre fin tragique me conduit au-delà du col des Balistres. Au sommet, un rétrécissement de la route et une bâtisse couverte de graffitis signalent l'ancien point de contrôle entre les deux pays. Je lis les signatures colorées : Tiros, Killer, Chuk Norris, Yakor Hobs, Mjira ; ce ne sont plus les contrebandiers qui marquent le passage !

Nous parquons la voiture à Portbou dans un souterrain attenant à la gare, aussi gigantesque que celle de Cerbère, prenons un café et montons à la falaise pour y trouver l'œuvre de Dani Karavan en hommage à Walter Benjamin.

Après la traversée du col à pied, dans la nuit du 26 au 27 septembre 1940, Walter Benjamin se donne la mort : harassé, depuis trop longtemps empêché d'exister comme penseur et écrivain.

J'imagine qu'être privé de sa bibliothèque et de ses fiches de travail pendant des mois fait une blessure irrémédiable à l'homme. J'imagine que la nécessité de fuir, de se cacher, d'être tenu loin de ses amis et de ses lecteurs, de vivre dans l'inconfort toujours grandissant, usent l'envie de vivre. Tout comme pour le torero, la blessure s'est trouvée sur le chemin de l'âme.

Je descends un corridor en acier jusqu'à la dernière marche : sous mes pieds, un tourbillon cogne le rocher. La plaque de verre gravée me donne une sensation d'abri, malgré les tourments de l'eau. Je lis :
« Honorer la mémoire des anonymes est une tâche plus ardue qu'honorer celle des gens célèbres. L'idée de construction historique se consacre à cette mémoire des anonymes. »

Extrait de *Gesammelte Schriften*, volume I, Walter Benjamin.

Hannah Arendt fait le voyage de Portbou et cherche la tombe de son ami. Le 17 octobre 1941 elle écrit à Gershom Scholem :

« Lorsque nous sommes arrivés à Portbou, des mois plus tard, nous avons vainement cherché sa tombe : elle était introuvable, on ne voyait son nom nulle part. Le cimetière donne sur une petite baie, directement sur la Méditerranée, il est taillé dans des terrasses de pierre ; c'est dans ces murs de pierre que l'on glisse les cercueils. C'est, de loin, l'un des endroits les plus fantastiques et les plus beaux que j'aie vu de toute ma vie. »

in *Correspondance*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni avec Françoise Mancip-Renaudie, Éditions Le Seuil, octobre 2012.

Fragment / *Le Rhône pour mémoire*,
musée départemental de l'Arles antique, 2011



>>> AUTOMNE

MÉTAL

OUEST

PIQUANT

BLANC

ANXIÉTÉ

GONFLEMENT

TRANCHANT

CHEVAL / CHIEN

POUMON



MANDUEL / NANTES / MARSEILLE / GENÈVE

>>> Je déjeune avec Jean-Marc Andrieu. Nous reparlons de son atelier, et petit à petit, Toni Grand se glisse dans notre conversation : « Quand Toni a commencé à orchestrer la dispersion de son œuvre, à croire qu'il pressentait sa fin venir, il m'appelait parfois pour lui donner un coup de main. Je me souviens d'une fois où je devais l'aider à détruire l'œuvre monumentale réalisée pour son exposition de 1991 au musée des Beaux-Arts de Nantes. Il s'agissait de grands cercles en fer et en résine qu'il voulait donner au musée d'Art contemporain de Marseille : ils ont refusé en disant que leurs réserves étaient trop petites ! Tu te rends compte, un des plus grands sculpteurs en France, il a donc détruit des œuvres parce que personne n'en voulait ! Bref, on devait donc procéder au découpage à la meuleuse de ces cercles, mais je n'avais pas cœur à tailler dedans. J'ai alors prétexté des raisons pour ne pas le faire tout de suite : une météo peu favorable, la fatigue ou du matériel inadapté. Cela m'a laissé le temps de chercher des pistes pour les préserver. Finalement l'œuvre est partie au musée d'art de Villeneuve-d'Ascq, mais il en a détruit de nombreuses autres plus petites car il pouvait le faire sans aide ; il les transportait à la décharge de Maussane. Je crois qu'à ce moment de son existence, Toni Grand était un être profondément blessé. Sans rien laisser paraître, il savait qu'il était condamné et qu'il fallait aller vite. Il a tout organisé, terminé, élagué pendant cinq ans. Cela concernait son œuvre, mais aussi sa propriété et son jardin. Il ne voulait pas laisser cela à la charge de son épouse et de sa fille. Et quand il eut tout terminé, alors il est parti. C'est incroyable. »

Toni Grand est décédé le 29 novembre 2005, probablement des suites de l'exposition au formol – les fameux congrès en résine ! Finalement, j'apprendrai que ses cendres sont dispersées en partie dans la propriété camarguaise sur le passage des sangliers en présence de ses chevaux rassemblés, et en partie déposées dans le cimetière de la famille à Mouriers. Il a eu le temps de planter 450 arbres autour de son mas.



Atelier de Lætitia Couture, Arles.

NÎMES

>>> Avec Mika Biermann, nous cherchons sur le site des arènes de Nîmes les noms des toreros présents aux corridas de la feria des vendanges. Mika raconte que le nom de José Tomas circule depuis des semaines dans le milieu des aficionados. Sur l’affiche de cette année, la photographie de la chaquetilla – le gilet brodé – portée par José Tomas pendant la corrida du 16 septembre 2012 alimente les rumeurs sur la venue du maestro. Il est 12h50 et nous devons patienter jusqu’à 13 heures pour connaître l’annonce officielle des cartels.

Autour d’un café, Mika raconte : «Avec les corridas, on ne peut jamais savoir à l’avance. Ça peut être terrible ou totalement ennuyeux, comme ça peut te saisir et être mémorable à jamais. C’est précisément cet inconnu qui est bien, on ne peut pas savoir – même d’un bon matador – ce qui adviendra quand une bête de 600 kg lui fonce dessus.

Personnellement, je préfère qu’un matador montre sa peur quand la peur lui coupe les jambes, et forcément il a peur. Je préfère qu’il bâcle tout, qu’il baisse les bras sous les pires insultes du public, mais qu’il ne joue pas le rôle de celui qui réussit tout.

Une partie du public s’attache à des matadors qui garantissent le spectacle, qui honorent les attentes et qui trouvent toujours des solutions aux problèmes, ne serait-ce qu’en feignant un peu. Leur art est technique, lisse et sollicite l’approbation du public. Par contre, voir un matador, après une série d’échecs, se retrouver avec un bon taureau, est toujours très, très émouvant.

À Curro Romero les spectateurs jetaient des rouleaux de papier-toilette. Les mêmes lui jetaient des brins de romarin en pleurant de bonheur quand il les régalaient – de plus en plus rarement, c’est vrai – de quelques passes de fond.

C’est ça, la corrida, sifflets et œilletons, pas un match de tennis ! »

Nous retournons sur le site des arènes de Nîmes, il est 13h30 et les noms des toreros s’affichent enfin : celui de José Tomas n’y figure pas. «Le cartel est moyen, tu vois c’est ça qui est insupportable, ils entretiennent le suspense. Depuis un moment court le bruit d’un *mano à mano*



entre José Tomas et Morante de la Puebla. Ils font l'affiche en hommage à José Tomas, mais tout cela va jusqu'à nuire à l'art de toréer. Ce cinéma contribue au devenir spectacle de la corrida et participe à ce que le matador soit réduit à une image. Même les meilleurs, même José Tomas n'est pas à l'abri qu'un jour il ne soit plus lui-même : la rareté de ses apparitions, le choix d'arènes pas toujours très réputées, son immobilisme devant le taureau comme attitude et non comme l'aboutissement d'un art, à la longue cela nuit à ce que la tauromachie peut nous donner d'unique.»

Mika Biermann a réuni, organisé et traduit en allemand une centaine d'articles que l'écrivain Jacques Durand a publiés sur la tauromachie. Page par page, *Le Monde des taureaux* décrit l'afición et permet de comprendre que dans l'arène, il se joue plus qu'un combat entre un homme et un taureau.

Die Welt der Stiere, publié par l'éditeur autrichien Böhlau, 2012

Jacques Durand va dans les prairies des éleveurs, sur les gradins, dans les familles espagnoles, à l'hôpital, dans l'atelier du costumier ; il y cherche l'afición dans le cœur des hommes. Le lecteur comprend alors que cette passion n'est pas donnée, qu'il s'agit de faire le chemin vers elle. Il comprend aussi que la tauromachie a à voir avec la philosophie parce qu'elle révèle la profondeur de la vie et que cette profondeur est décomposée dans une arène en une série d'actes et de temps bien précis aux yeux de tous. L'écrivain nous le dit avec humour et élégance.

Costume du matador de toros Juan Bautista porté lors de la Corrida Goyesque du 13 septembre 2014 dans les arènes d'Arles, créé par le styliste Romain Mittica, Sastrería Fermin, Madrid.

TRINQUETAILLE / ROME

>>> Je me suis inscrite pour une visite du site archéologique de la Verrerie de Trinquetaille. Trinquetaille est le quartier d'Arles qui se situe sur la rive opposée à la vieille ville.

Un groupe d'une quinzaine de personnes attend devant la grille du chantier jusqu'à ce qu'une employée de l'office de tourisme nous conduise vers une bâtisse épaisse et imposante : « Ici, nous avons affaire à une verrerie qui fabriquait du verre noir, c'est-à-dire qu'elle fabriquait des emballages de verre, des bouteilles avant tout. L'usine débute sa fabrication en 1781. Comme c'est encore le cas de nos jours le vieux verre était collecté pour la refonte. Tous les ingrédients nécessaires à la fabrication du verre se trouvaient devant la porte : le sable venait de l'île des sables, la soude était obtenue par des salicornes brûlées et la chaux des pierres calcaires de la région. Le seul problème était le combustible car le charbon venait d'Angleterre. L'usine marchait bien, on y fabriquait 400 000 bouteilles par an et environ 4000 personnes habitaient sur ce site pendant sept mois par an. L'usine fermait d'avril à octobre. Tout le monde travaillait : les enfants pour la distribution, les femmes au façonnage, les hommes aux fours. Malheureusement, l'usine n'a pas fonctionné longtemps car elle a dû arrêter sa production pendant la Révolution en 1789. »

La guide nous montre l'architecture restante et explique les fonctions assignées ; l'ampleur des arcs-boutants laisse deviner l'importance de l'usine. D'innombrables morceaux de verre noir couvrent le sol, nous avons le droit d'en emporter.

Pour la suite de la visite, nous sommes entre les mains d'un archéologue du musée départemental de l'Arles antique. Derrière les vestiges de la verrerie, les fouilles en cours dégagent un quartier romain. J'apprends qu'en 49 avant J.-C., Arles a su choisir son camp et en a récolté les fruits. En préparation à une bataille à Marseille entre Ligures et Romains, les Arlésiens ont construit 12 vaisseaux de guerre en un mois. Cette prouesse a mis la victoire du côté des Romains. En guise de reconnaissance, Jules César offrira aux Arlésiens le statut de citoyens romains et logera à Arles – dans le quartier de Trinquetaille – les vétérans de sa 6^e légion. La présence de rues dallées et de nombreuses mosaïques et peintures murales



Bouteilles de verre noir fabriquées à la verrerie de Trinquetaille, 1776-1850, collection Museon Arlaten, musée d'ethnographie, Arles.

dans les villas spacieuses laisse entrevoir l'allure raffinée des résidences romaines.

Sur le chemin du retour, je m'arrête chez Thierry et Marie-Hélène.

On discute devant la maison en buvant de grands verres d'eau. Thierry répare la voiture de leur fille sur le trottoir. Il cherche des rivets longs dans une caisse à outils pour remonter le pare-chocs heurté par un marcassin sur la route d'Avignon. Arrive une voiture et un homme se joint à nous. « C'est normal qu'il y ait des sangliers là-bas, c'est à cause de l'agriculture entre le Rhône et la zone industrielle. » Marie-Hélène nous présente : « C'est Marc-Antoine. Tu reviens de la cueillette de mûres ? Je t'ai vu l'autre jour depuis la route. »

« Non, j'arrête, j'ai déjà fait trop de confiture. Je ramasse 8 kg de fruits par jour et je fais 150 kg de confiture par an » m'explique Marc-Antoine, ayant remarqué que je n'étais pas au fait de sa passion.

« Je n'arrive pas à les donner aussi vite que je les fais, alors je calme le jeu. Hier, j'ai fait une création, attendez je vais vous la faire goûter. Va chercher les cuillères Marie-Hélène ! »

Il revient de sa voiture avec un pot et l'ouvre tout en marchant. Nous trempons tous une cuillère dans la masse noire.

« C'est expérimental, j'ai mélangé les mûres à un autre fruit, vous me dites si ça marche ! »

Elle est délicieuse : mûres certes, et prunes, non elles ne sont pas de saison, pêche, melon, nous n'arrivons pas à trouver le fruit ajouté.

« C'est normal, c'est la prunelle, personne ne la mange à cause de son âpreté. J'en ai mis 20 %, comme elles poussent à côté des ronces, je pensais que cela doit aller ensemble. Peut-être faudrait que j'en mette moins pour bien préserver le goût des mûres. Ça me détend de cueillir les fruits, ça me fait partir les mauvaises pensées, après je me sens mieux ; et puis, ça me fait faire un peu d'exercice pour les ramasser. Je connais tous les coins à mûres par ici, ce qui est étonnant d'ailleurs, c'est que d'une année à l'autre ce ne sont jamais les mêmes endroits qui donnent bien. »

« Dis-moi, tu n'aurais pas des rivets longs par hasard ? » demande Thierry. Je prends congé et remonte sur le vélo vers Monplaisir. « Au revoir Suzanne » lance le cueilleur de mûres « ma sœur s'appelle Suzanne. »

ROUBINE DU ROY

>>> Longeant le canal à Monplaisir, j'aperçois un homme allongé par terre sur l'autre rive. Un appareil couvre son visage et je reconnais un photographe chasseur d'images ! J'engage mon vélo sur la passerelle, dépasse un figuier tout en respirant son parfum et rejoins l'homme couché.

Quand je m'approche, celui-ci se lève brusquement comme surpris. L'homme a la soixantaine et porte un appareil photo avec un téléobjectif en bandoulière. Je repère son territoire de chasse : des fourmis, une procession de fourmis noires d'à peu près un centimètre.

«Vous aimez les fourmis ? Elles sont l'air d'être en grand déménagement, je tente de désamorcer sa gêne.

– Elles transportent des graines et engrangent pour l'hiver.

– Vous photographiez uniquement des fourmis ou aussi d'autres animaux ? »

L'homme semble surpris de ma curiosité pour la photographie animale, car sa parole reste spartiate. «Non, des papillons, des paysages, mais seulement en amateur.»

Bon, je décide de lui dire que je suis photographe et cela fait l'effet d'un sésame. Pour éviter toute discussion technique, j'ajoute que je suis artiste. L'homme sourit maintenant.

«Vous faites des expositions ? Est-ce que je peux voir votre travail ?

– Et vous, montrez-vous vos photos ?

– Oui, sur des forums d'amateurs. On se montre nos images, ça fait toujours un peu progresser » précise-t-il.

Nous nous quittons en nous souhaitant de bonnes prises. Les fourmis continuent à transporter les graines.

SALIN-DE-GIRAUD

>>> C'est novembre, le brouillard peine à se lever, je suis sur la route de Salin-de-Giraud. Les champs sont compartimentés par des haies : cyprès, tamaris, peupliers plantés en rangs serrés pour contenir les rafales du mistral. Plus rare, une allée de pins parasols à l'entrée d'une propriété ou par trois ou quatre pour donner de l'ombre à une aire de pique-nique.

Une amie m'a raconté que pins parasols et cyprès dans les propriétés seraient des témoins de notre histoire tourmentée des religions.

Le cyprès étant planté par des catholiques, le pin servait de marqueur paysager aux protestants signalant aux pourchassés une maison amie, dans une période où toute manifestation religieuse protestante était interdite.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, tout résistant, pratiquant, sympathisant ou simple suspect protestant de Camargue, des Cévennes et du Vivarais était emprisonné dans la tour de Constance à Aigues-Mortes. Marie Durand paraît comme une figure majeure de la résistance protestante de la région. Elle a passé 38 ans – de 1730 à 1768 – dans la prison d'Aigues-Mortes sans abjurer sa foi.

En arrière-plan des champs et des arbres, l'horizon est drapé comme un molleton blanc. J'ai l'impression de rouler vers un éblouissement. Peu avant le Sambuc, je lis Pesticide - mort du gibier. Ce matin, avec le brouillard et la lumière, j'ai du mal à imaginer que l'on chasse ici.

Je me gare au bord de la cité ouvrière Solvay et pars à pied faire un tour dans les rues. Entre le boulevard des Arènes et la route de la Mer, je croise Mistral, Mireille, Hugo et la République. Suivant le modèle d'aménagement urbain du patronat social au XIX^e siècle, toutes les maisons en briques rouges sont alignées et un jardin sépare les habitations de la route. Je remarque la transformation des espaces au fil des années : un garage ou une remise ajoutés, la vue sur la façade obstruée par un mur ou une haie, des dallages à la place du jardin. L'ambiance est paisible, un piano devant une porte me fait rêver de soirées entre voisins. Je ne rencontre pas une seule personne avec qui je pourrais discuter !

Nous sommes près de midi et je prends la voiture jusqu'à l'hôtel La Camargue qui se trouve vers la sortie du village. Je viens ici depuis vingt-cinq ans : autrefois pour m'éloigner de Marseille le temps d'un week-end, depuis mon installation à Arles pour y prendre l'apéritif l'été avec les amis.

De grandes fresques photographiques représentant les champs de sel voisins tapissent les murs d'un immense hall de réception, un cheval en bois sculpté et une vitrine d'oiseaux empaillés décorent les salles du restaurant.

La patronne a vécu d'abord la période florissante de l'hôtel liée au commerce de la soude et du sel – le village comptait jusqu'à 4 000 habitants dans les années 1950 contre 2 000 aujourd'hui – et depuis elle espère une croissance du tourisme.

Je viens manger les tellines à l'ail, des coquillages pêchés dans le sable, une gourmandise camarguaise.

Photographie de Raphaël Chipault, Muséum d'histoire naturelle de Marseille



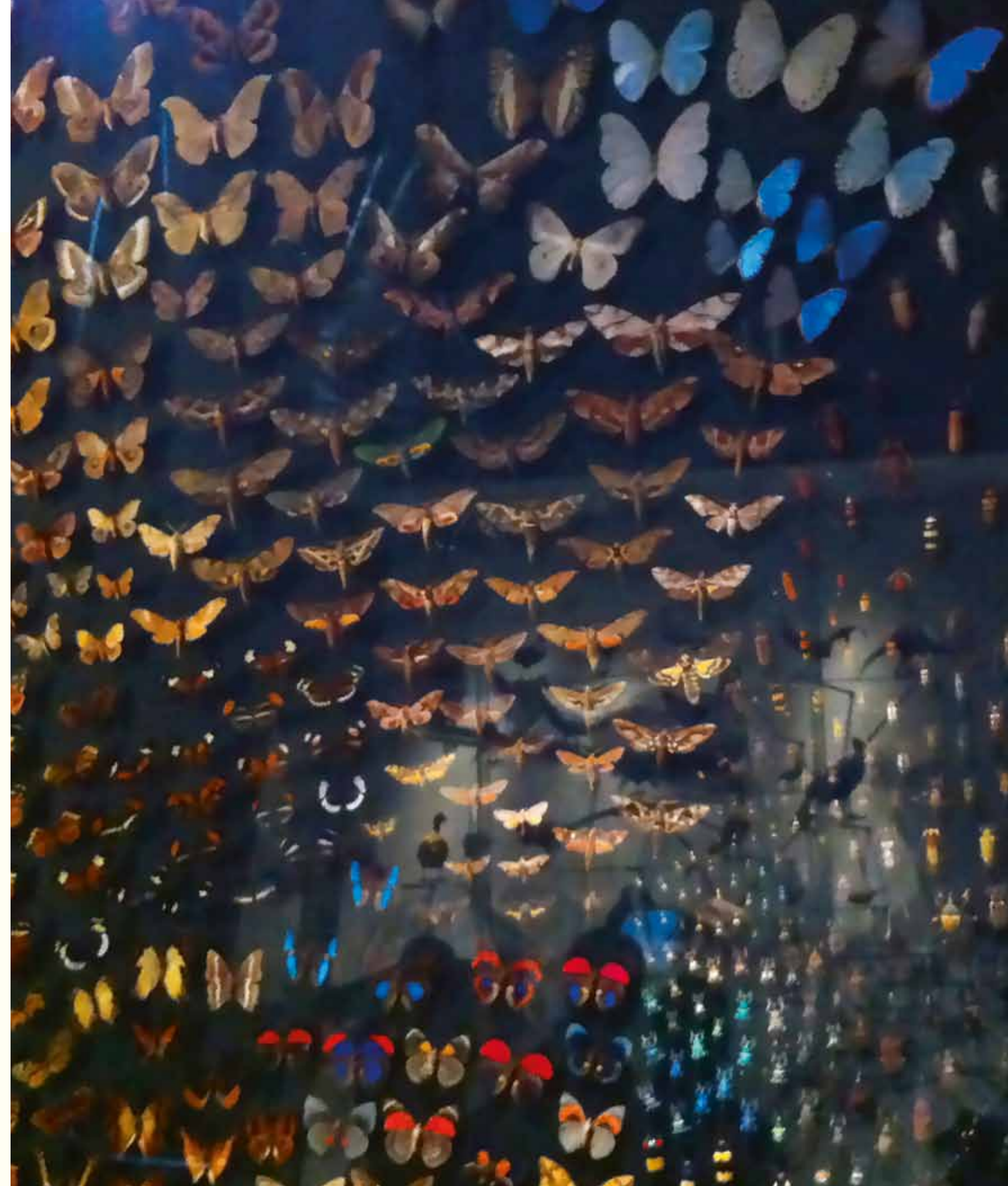
23 NOVEMBRE 2015 / PARIS

>>> « Exerçer en permanence son regard alerté par la grande question de la Beauté et chercher son chemin hors de l'emprise des stéréotypes » tel est le fil tendu par Pierre Bernard. Ce fil – qui, sur de nombreuses affiches, dessine des lignes, des mots ou encore une main – ne cesse de broder, parfois en or, autour de la nécessité du partage. La main qui donne, la main qui tend ou qui proteste, jamais la main qui prend, le partage arrive en haut de la liste de ses priorités politiques. Partager les richesses, mais aussi cultiver l'amitié, être en amour et se réjouir des arts et de la beauté du monde sont ses arguments de lutte contre l'emprise de la consommation et de l'argent.

Par le graphisme, Pierre Bernard n'a cessé de faire de la tolérance, de la richesse culturelle, de la force du collectif et de la pensée critique un enjeu posé dans l'espace public. Il est donc naturel que ses affiches lui ressemblent en exigence, en joie, en curiosité et en élégance.

Quand Pierre Bernard et Marsha Emanuel viennent à Arles pendant l'été, c'est pour nourrir encore ce mouvement par la photographie, l'amitié et le paysage.

Je me rends compte que je ne cesse de filer les qualités de l'homme et de son travail comme pour broder une couverture épaisse. J'aurais aimé que cette couverture le protège, protège son souffle, mais il en fut autrement. En moins d'une saison Pierre Bernard a coupé les fils de la vie pour nous laisser tout l'or de son travail.





>>> AIR
MISTRAL
NORD-OUEST
TRANSPARENT
VÉHÉMENCE
VITESSE
PERÇANT
PAN
TAUREAU AILÉ
PEAU
RESSENTI



142



143

Atelier de Paul Cox, Arles 2013

CRAU / ARLES

>>> Pour trouver le philosophe Jean-Paul Curnier, c'est simple, il est en face du célèbre cordonnier de la botte camarguaise et sa vitrine digne d'un western. Je viens chez lui entendre des histoires de désert et de chasse, assise dans son saloon, buvant une tasse de café sur un banc de bois.

«J'ai grandi en Crau, dans un petit mas qui s'appelle Argiélas, que mon père louait à Ricard – le pastis – parce que mon père était communiste et Ricard était un sympathisant communiste. On vivait dans la forêt de pins, sept hectares sauvages, c'était un endroit fabuleux ! Avant de toucher l'arc, j'ai appris à faire des pièges pour les lapins et les oiseaux. Mon grand-père m'a appris dès l'âge de cinq ans à piéger seul les oiseaux. Après, il regardait comment je les faisais cuire, comment je faisais le feu. Il était très fier, très fier aussi de me voir manger des escargots à cinq heures de l'après-midi, comme goûter. J'ai vécu dans ce territoire indien de mon enfance une liberté tellement grande que cela a eu plus tard comme conséquence de ne pouvoir obéir à personne. C'est la Crau – 40 kilomètres de désert – qui m'a amené à ne jamais obéir.

J'ai vécu la Crau matériellement, juste comme matière et cela me comblait. Je ne pourrais, ni sur Arles, ni sur la Crau, ajouter quelque chose, il ne manque rien, rien du tout. Chacun a sa place, donc il n'y a pas d'imaginaire, il n'y a jamais aucun imaginaire pour moi en Crau. Je suis le rêve des pierres peut-être, mais ce n'est pas moi qui rêve les pierres, ce sont les pierres qui m'ont rêvé.

Je pense aujourd'hui que ce rapport à l'existence – je suis la chose, je suis le paysage qui lui-même se voit – me suffit amplement ; je n'ai besoin de rien d'autre.»

AMÉRIQUE / CAMARGUE

>>> En pensant aux images qui réduisent la Camargue à une terre plate peuplée de chevaux et de taureau sous un coucher de soleil, je me souviens d'une phrase de Jean-Paul Curnier : « La Camargue, c'est le far west ! Une immense plaine ... »

La centaine de westerns tournés en Camargue par Joë Hamman et Jean Durand à partir de 1910 ont certainement contribué à l'image prégnante de la Camargue comme d'une plaine se prêtant aux scènes de fiction. Le Parisien Joë Hamman fut le pionnier du western camembert, nom donné au genre tourné en France.

La rencontre entre Joë Hamman et le marquis et manadier Folco de Baroncelli déplacent les tournages de western français de la Normandie vers la Camargue et font des gardians et des chevaux du marquis des acteurs de cinéma. Même le train à vapeur reliant Arles aux Saintes-Maries-de-la-Mer sert aux scènes d'attaque du train dans plusieurs films. Une anecdote rapporte qu'un assaut fut filmé à l'insu des voyageurs et qu'une passagère, croyant à une véritable attaque, se défendit des cow-boys avec son parapluie. La scène fut gardée au montage final !

DOMAINE DE MÉJANES / MARSEILLE / PERPIGNAN

>>> Ma première demande de rendez-vous avec Xavier Guillot au mois d'avril reçoit pour réponse : « En cette période nous sommes en pleine préparation pour le riz !!!! »

C'est seulement trois semaines plus tard que je vais au domaine de Méjanes situé au bord de l'étang de Vaccarès pour présenter mon travail sur la Camargue.

L'organisation me surprend : parking bien fléché, table d'orientation qui informe sur les activités destinées aux visiteurs, stand de souvenirs et bien entendu, un restaurant. Nous sommes au mois de mai, trois voitures et un camping-car sont garés.

Les bureaux sont à l'écart et je passe devant des box à chevaux, le stand des bibelots, une arène et la gare d'un train proposant un tour de l'étang. M. Guillot m'invite à prendre place et sa première question est :

« Mais pourquoi faire des photos sur la Camargue alors qu'il en existe déjà tant ? » Je réponds que je partage son interrogation, mais il n'a pas insisté pour connaître mon point de vue. Il poursuit : « Pour vous situer l'endroit où nous nous trouvons, ici c'était une ancienne chapelle.

L'année dernière, nous avons fêté les mille ans d'existence de ce lieu. Pour évoquer rapidement l'histoire récente de ce domaine, la famille Ricard l'a acquis en 1939. Quand en 1940, le gouvernement de Vichy a interdit la vente de boissons alcoolisées de plus de 16°, Paul Ricard a replié son entreprise marseillaise avec tout son personnel en Camargue. Il y a fait de l'agriculture, produit du lait et du riz. Aujourd'hui, nous poursuivons la riziculture, la manade et nous avons ouvert des activités au tourisme. »

L'arène se dessine en contre-jour tel un croquis au fusain. Pour la photographier, je monte sur un muret au dos du camping-car. La vue d'une mare de couleur vert gazon au premier plan et une bourrasque de mistral me font vaciller. Je ne retrouve pas la mémoire d'une eau aussi verte, aussi intense. Un ciel bleu sourd avec des tracés jaune et orange annonce que bientôt cette palette sera fondue dans une nuit noire.



Au moment où je descends, un monsieur sort du camping-car : « Vous prenez des photos ? C'est bien, moi aussi, je suis en vacances. » Je lui demande s'il vient de loin, il me dit : « Avec ma femme, on est de Perpignan, ça fait trois semaines qu'on est basés ici, et avec la petite Fiat nous sillonnons la région, c'est tellement beau par ici. » Un berceau en plastique me dit qu'un petit chien est du voyage.

PLACE PORTAGNEL

>>> J'achète deux maquereaux d'Espagne pour le repas de midi, puis me rends dans la partie friperie du marché. Derrière une planche de bois, une vendeuse tend une paire d'escarpins laqués en noir & blanc à une cliente :

« Vous voyez, j'ai pensé à vous, je savais que ça allait vous plaire, c'est votre style.

– J'ai vu les mêmes en plat avec des semelles un peu hautes il n'y a pas longtemps. Ah oui ! C'est mon style. »

Une autre cliente essaie un pantalon de sport devant l'étalage, le vendeur l'observe. La cliente : « Je fais du striptease, mais je sais ce que je fais ! ».

Le vendeur : « Alors, si vous savez ce que vous faites. Ça fait rien s'il est un peu grand, vous avez bien un mec à la maison à qui le donner ? »

– Non !

– Pas un mari ou un fils ?

– Non, j'en ai pas, je suis toute seule. Mais, j'ai un chien.

– Un chien, alors je ne sais pas s'il vous donne les mêmes choses qu'un mari.

– Ça dépend ce qu'on demande » réplique la dame.

Une autre dame fouillant le tas de vêtement : « Elle a dit qu'elle n'a pas de mari, mais qu'elle a un chien. Le chien au moins il est content, le mari ne l'est jamais ! »

Un vendeur d'un autre stand : « Comment va Madame X ? (Je n'ai pas entendu le nom de la dame.)

– Elle va mieux, elle a été à l'hôpital psychiatrique à Montfavet, tellement son mari l'a embêtée. Je l'ai vue l'autre jour, et elle me disait qu'il n'y a pas que des fous là-bas. Elle y a trouvé des amis et elle a rencontré un homme : c'est sa femme qui l'a fait enfermer ! Vous vous rendez compte, des gens qui se sont mariés parce qu'ils se sont aimés, et se sont bien aimés au début ! Je ne comprends pas comment on peut finir par se haïr à ce point. Conclusion, il ne faut pas se marier ! Moi, rien que pour rigoler je viens vous voir, vous faites toujours des blagues.

– Oui, j'en ai besoin sinon je ne supporterais pas d'être à la maison. Je me lâche quand je travaille.

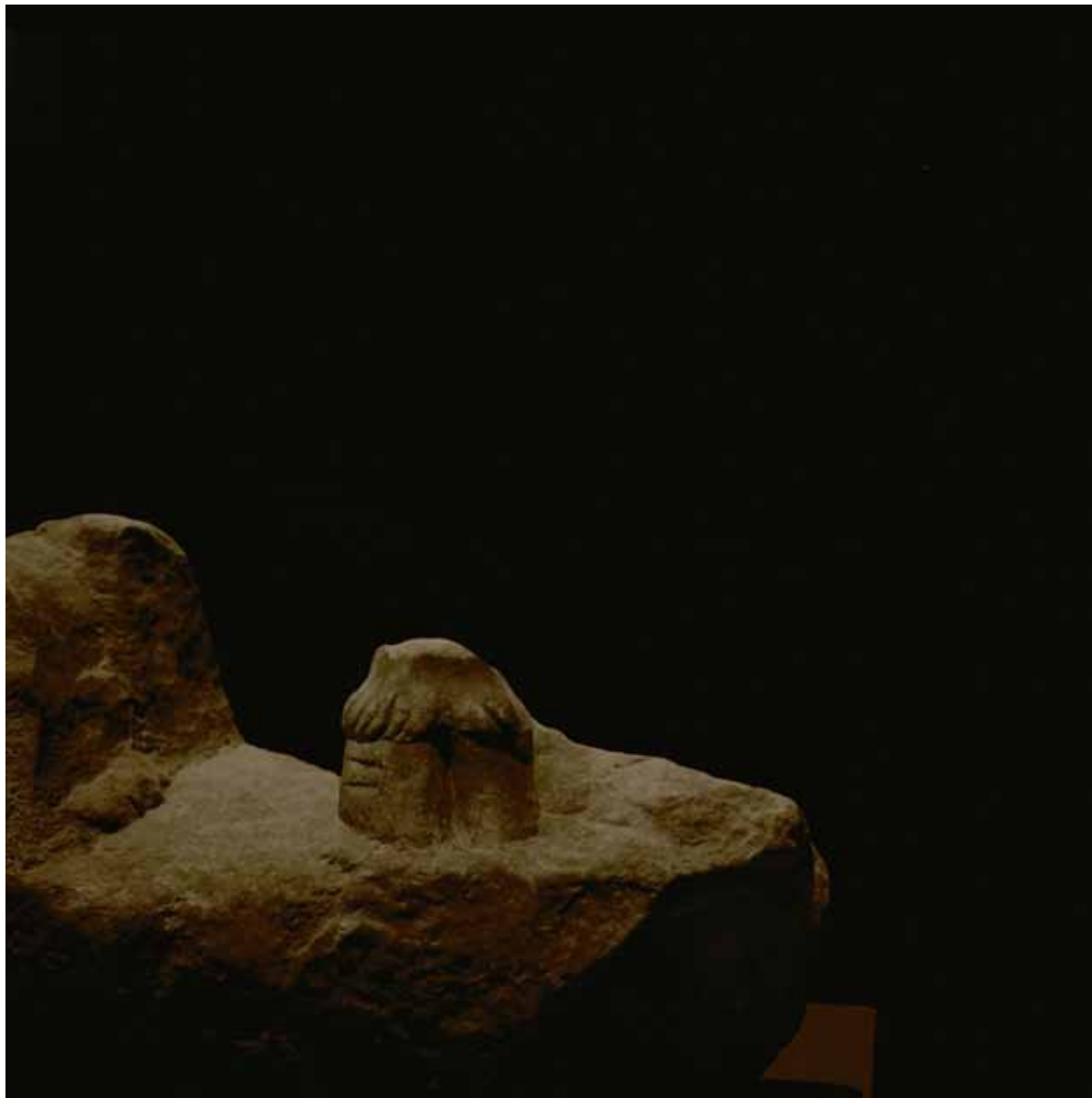
– Bon, à la semaine prochaine si je ne suis pas morte. »

Une dame enfle une veste et se tourne « Elle n'est pas un peu grande ? »

Un homme se trouvant face à elle : « Non, elle vous va très bien. »

La dame : « Merci, vous êtes gentil, vraiment gentil. »

L'homme : « Si vous voulez savoir si quelque chose vous va, vous n'avez qu'à vous mettre en face de moi ! »



Fragment / *Le Rhône pour mémoire*, musée départemental de l'Arles antique, 2011

RIÈGE / ÉTANG REDON

«Je ne suis pas un démon et tu me redoutes, ô homme, et tu fais sur mon front et sur mes cornes le signe de l'exorcisme chrétien. Alors pourquoi me poursuis-tu, pourquoi me donnes-tu la chasse, monté sur ton cheval et armé de la triple pique ? Dis, pourquoi me poursuis-tu ? Que t'ai-je fait ? Cette terre est la dernière où j'ai trouvé un peu de paix et cette solitude sacrée à travers laquelle, jadis, je me plaisais à exercer ma jeune force, quand je régnais, maître du silence et de l'heure, maître du chant innombrable qui, aux étoiles, des insectes de la plaine, monte, s'échange et se diffuse dans les gouffres de l'immensité. Ici, à travers ces vases salées, coupées d'étangs et de plages sablonneuses, en écoutant les beuglements des taureaux et le cri de tes étalons sauvages, en regardant, tapi, le jour, à l'horizon, trembler les voiles du mirage sur la terre chaude, en regardant la nuit, danser sur les eaux de la mer la lune étincelante et nue, j'ai connu quelque temps ce qui, pour moi, peut ressembler au bonheur. Oui au bonheur.»

La Bête du Vaccarès, de Joseph d'Arbaud, *Les Cahiers Rouges*, Grasset, p.87

>>> Je crois que la bête mi-bouc, mi-homme rencontrée par le gardian Jacques Roubaud dans la roselière de l'étang Redon ne peut être que Pan, le faune. Pris dans ses croyances chrétiennes, le gardian voyait en la créature la figure du démon. Le sentiment d'empathie et d'attendrissement qu'elle éveille en lui après avoir pris la parole le déchire entre l'idée qu'il pourrait s'agir de l'œuvre du diable et un mouvement de bonté envers celui qui manifeste des tourments et des plaisirs si humains malgré son aspect.

«Il y a des demi-dieux. Tu n'es pas capable peut-être de comprendre vraiment cela. Il y a des demi-dieux. Ils vivent d'une vie souveraine, abreuvés aux flots de l'éther, enivrés d'essences matérielles, et, maîtres d'un univers en fleurs, participant à la danse des saisons et des étoiles, ils chantent de la même voix que la lumière et la mer. [...] Mais les demi-dieux naissent et vivent et vieillissent, et après une existence que ta raison ne saurait tenter d'évaluer sans se perdre, ils meurent, oui, ils meurent, ils retournent à la matière, ils retournent aux gouffres de l'espace et du temps et je ne sais, quant à moi, où les ramène la volonté qui, un jour, les fit sortir.»

p. 115-117

Dans son ouvrage de 1978 *L'Espace et le temps en Camargue*, le sociologue Bernard Picon analyse la Camargue comme un écosystème complexe en évolution incessante. Des intérêts contraires entre exploitation et protection finissent par cohabiter sur le même territoire.

La bête de Vaccarès incarnerait, selon Bernard Picon, la Camargue des naturalistes dépeinte par les félibres au XIX^e siècle. Quand le demi-dieu meurt englouti par les fonds mouvants des basses terres, cela marquerait le déclin d'une Camargue naturelle face à la modernisation et l'exploitation.

Aujourd'hui, pourrions-nous parler de cette terre sous l'angle des représentations culturelles, du patrimoine, de l'exploitation agricole et industrielle, du développement durable, du réchauffement climatique ou encore les penser comme un espace naturel, de liberté ou un potentiel touristique sans être pris dans des positions contradictoires ?

Aujourd'hui, ne pourrions-nous pas regarder le demi-dieu autrement qu'avec les yeux du croyant ou du sociologue ? Et si la bête était une partie de nous, une partie sombre et instinctive qu'il s'agirait d'accepter telle quelle, l'ombre dans l'image que nous nous faisons de notre propre personne ?

« Pourquoi me donnes-tu la chasse, monté sur ton cheval et armé de la triple pique ? Dis, pourquoi me poursuis-tu ? Que t'ai-je fait ? » sont ses premières paroles.

Peut-être que les espaces où les corps peuvent s'étendre sont propices à l'apparition de ce que l'homme porte de sombre. L'eau aussi a un pouvoir révélateur : elle vient à notre mémoire comme un ressac quand nous marchons dans l'obscurité. Je pense à Venise et à l'appel irrésistible de se perdre au croisement des canaux.



CAMARGUE / VENISE

>>> «Un jour, une chercheuse italienne de Venise est venue nous rendre visite en Camargue» raconte Alain Dervieux. En tant qu'expert et membre du Parc naturel régional, il fait partie de l'équipe d'accueil.

«Les Vénitiens ont autrefois dévié les bras du Pô afin qu'il n'ensable pas la lagune, et bien sûr avec l'omniprésence de l'eau, la gestion du territoire est délicate. Ils sont en train de mettre en place ce que l'on appelle un Contrat de milieu adapté aux fleuves et aux rivières, leur *Contratti di fiume*. Il s'agit d'un accord entre plusieurs partenaires – financiers, administratifs, de terrain – pour améliorer la qualité des milieux humides. En Camargue, nous avons un Contrat de delta c'est-à-dire un Contrat de milieu adapté au delta de Camargue. Au-delà des questions liées à la gestion des eaux et des étangs, je suis soucieux de contribuer à une pensée sur le pays. Je m'interroge sur la représentation du paysage et pourquoi cela fait sens pour le Parc de s'y intéresser. Les Vénitiens souhaitant améliorer la gestion de leurs rivières et fleuves, ils se sont tournés vers nous pour se renseigner car notre modèle paraît exemplaire.»

Quelques mois plus tard, Alain part à Venise présenter le Contrat camarguais lors d'un colloque sur les projets d'organisation territoriale spécifiques aux eaux.

«Dix minutes pour présenter un domaine d'une telle ampleur, c'est dur, mais c'est à l'américaine. Le but est de prendre des contacts à partir d'un sujet évoqué en quelques mots clés.»

Et alors Venise ?

«Ah, je n'ai guère vu la ville ! Je trouve Venise à la fois magnifique et vulgaire. Besogneuse et industrielle d'un côté et historique et touristique de l'autre. Moi, ce que j'aime le plus dans cette ville, c'est de m'y perdre !»

Pendant qu'Alain parle des efforts phénoménaux des hommes pour comprendre un territoire et le rendre fécond et accessible, je prends conscience que mon désir d'aller en Camargue et celui d'aller à Venise sont d'une même nature. Il s'agit d'une forme d'attrait pour la part d'ombre de notre personne. Ces deux lieux seraient propices à l'accueillir. C'est peut-être cela qu'Alain veut dire par se perdre dans Venise, laisser libre cours à

quelque chose en nous et le redécouvrir autrement. Comme s'il y avait une expérience du bonheur particulière en des lieux où l'homme a conclu un pacte entre ses besoins et ses rêves et des données qu'il ne contrôlera jamais, l'ombre contenue dans les terres.

C'est peut-être ce que nous regardons quand nous sommes songeurs devant le paysage : loin d'une séparation avec lui, nous nous ouvrons.



MERCI À :

Juan Bautista, Matador de Toros, Manon Dervieux, Gilles Dando, Marie-Hélène Lanfranchi, Tobiah Schneider, Elénie Laborie, Aïcha Bendaïf, Jean Klépal, Caroline Meffre, Sophie Adenis-Lamarre, Didier Olivry, Patrick Rigaud, Jean-Laurent Lucchesi, Xavier Guillot, Sylvie Tabacchi, Jean-Charles Tabacchi, Læticia Heux Roscigno, Didier Fuessinger, Brigitte Meffre, Patrick Dauphin, Laura Quiñonez Paredes, Maryse Salvat, Arnaud Vasseux, Gwenola Menou, Amélie Grand, Julia Grand, François Lagarde, Raphaël Chipault, Paul Cox, Marsha Emanuel et Jean-Paul Curnier pour leur disponibilité et leurs contributions.
Le Museon Arlaten et plus particulièrement toutes les personnes en charge de la gestion et la conservation des réserves.

[À tous les souscripteurs qui ont permis le financement de ce livre.](#)

MERCI À :

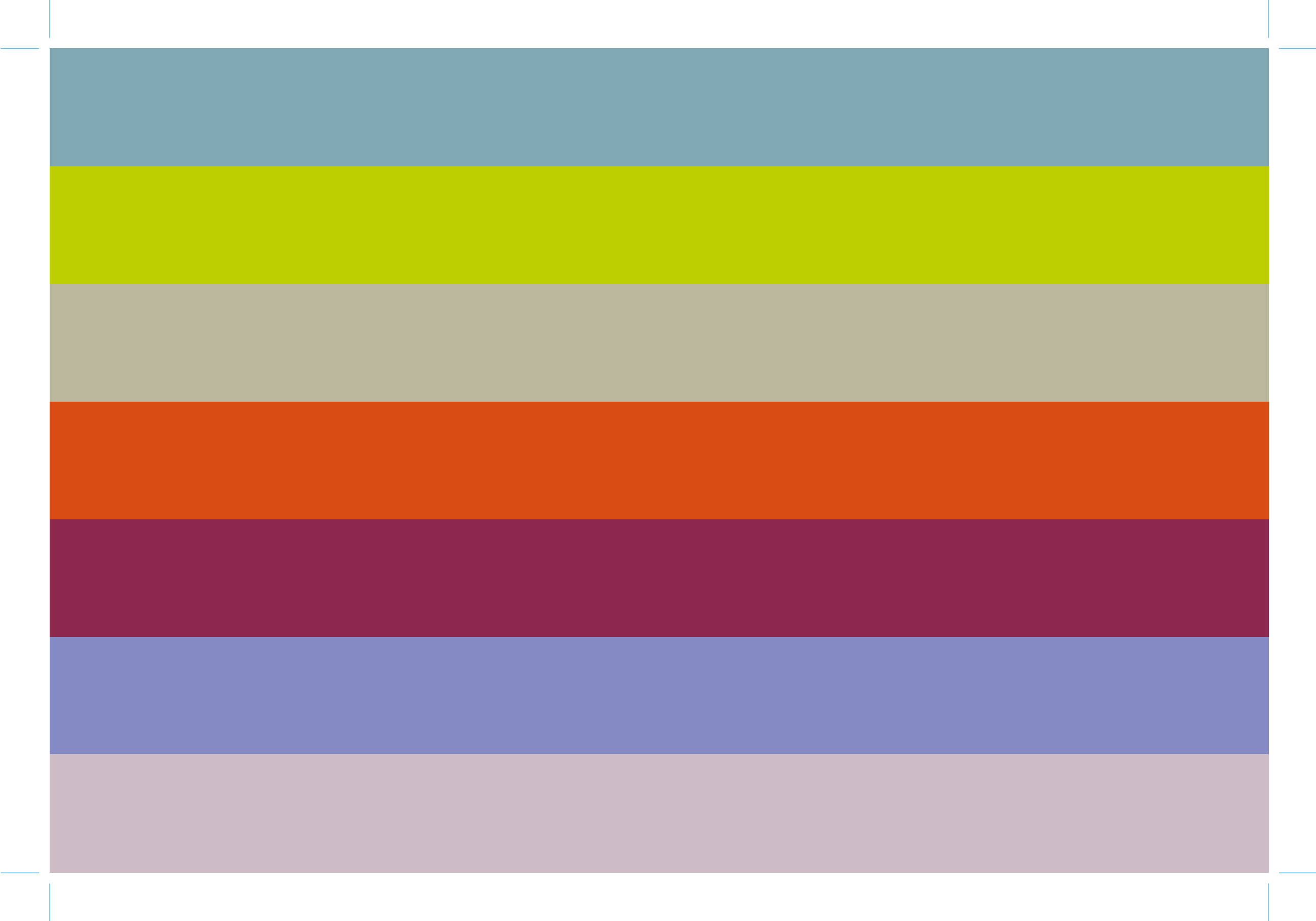
Joëlle Metzger et Sido Perrottet pour la relecture du texte.
Mika Biermann qui m'a appris le sens et le respect de la corrida.
Jean-Christophe Garcia pour ses lectures et les discussions sur la photographie.
Jean-Marc Andrieu pour les discussions autour de Toni Grand et de l'art.
Alain Dervieux pour son soutien tout le long du projet.
Thierry Lanfranchi pour ses conseils amicaux en son et en image.
Vincent Perrottet pour les discussions et le travail graphique.
Jean Schneider dont les lectures et les présences sont tissées dans ce livre.

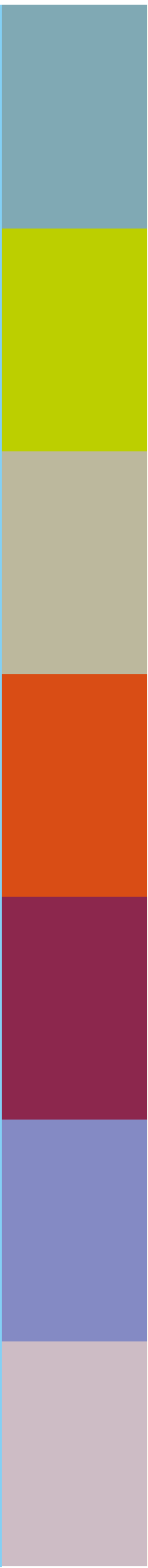


conception graphique
Vincent Perrottet
corrections Adèle Rosenfeld
photogravure Terre Neuve, Arles

© l'artiste pour les œuvres et pour le texte
© Analogues, maison d'édition pour l'art contemporain,
2016 pour la présente édition

diffusion, distribution Les Presses du réel, Dijon
Dépôt légal : mars 2016
Achévé d'imprimer en mars 2016
par Petro Ofsetas, Vilnius,
pour le compte d'Analogues,
maison d'édition pour l'art contemporain
ISBN 978-2-35864-088-6
Analogues, maison d'édition pour l'art contemporain,
67, rue du Quatre-Septembre,
13200 Arles, France,
T. +33(0)9 54 88 85 67
contact@analogues.fr
www.analogues.fr







prix public : 22 € TTC